



Paul Bergmans.



*Dans le Nord
de la France.*



PAUL BERGMANS.

DANS LE NORD DE LA FRANCE.

PAR LA FLANDRE,
L'ARTOIS ET LA PICARDIE.

NOTES DE VOYAGE,
avec illustrations d'ARMAND HEINS.



GAND,
C. VYT, 13, RUE BASSE DES CHAMPS.

1902.

*A mon ami ARMAND HEINS,
en souvenir de nos bonnes excursions «par la Flandre, l'Artois et la Picardie».*

De Gand à Valenciennes, par Condé

Traversant du Nord au Sud la Flandre orientale et la pointe occidentale du Hainaut, un paisible chemin de fer nous mène doucement de Gand à Blaton, non sans s'es-souffler un peu aux côtes d'Audenarde et de Renaix, — puis de Blaton à Péruwelz, d'où s'aperçoit, sur une haute colline, un but de pèlerinage célèbre, l'église de Notre-Dame de Bon Secours, construite, dans le style du XIII^e siècle, par Fr. Baeckelmans d'Anvers. À Péruwelz, nous nous embarquons, pour gagner Condé, dans les primitives voitures du Nord français.

Le trajet total ne compte guère plus de quatre-vingts kilomètres, mais il nous faudra cependant plus de trois heures pour le franchir. L'allure des trains, aussi peu rapides que rares sur cette voie, nous prépare merveilleusement à supporter avec résignation les lenteurs des lignes dont la compagnie du Nord a parcimonieusement gratifié le pays que nous allons sillonner.

Condé sur l'Escaut est une villette déchue, ancienne place forte souvent prise et reprise, que ses anciens remparts ceinturent de verdoyants boulevards, et qui mérite qu'on s'y arrête une heure.

De la Grand-Place, où se voient un hôtel de ville de la fin du XVIII^e siècle et le Corps de garde sans caractère, se rendre sur la place Verte, où, à côté de l'église consacrée

en 1751 à saint Wasnulphe ou Wanon, apôtre de l'endroit, et récemment restaurée, se dresse la tour d'une église plus ancienne, datant de 1608, restaurée aussi en 1879 et dont le clocher ne manque pas de cachet.

À l'angle de la place, le château des Condé, vieux bâtiment en grès jaune, flanqué de tourelles en encorbellement; il fut construit au début du XV^e siècle par Jean de la Hamaide. La municipalité l'a acquis en 1883 et y a installé son musée et sa bibliothèque. Ces collections, d'intérêt exclusivement local, occupent deux salles superposées auxquelles on accède par un étroit escalier en colimaçon; dans la salle réservée à la bibliothèque, une jolie cheminée en briques moulurées. Dans une courette, la pierre tombale de Guillaume Garret, mort en 1347.

Descendons vers l'Escaut pour aller voir l'Arsenal, où deux grosses tours cylindriques évoquent le souvenir d'un autre château du XV^e siècle, car Condé fut le siège de deux puissantes seigneuries; ce dernier, d'ailleurs, fut plutôt forteresse que demeure féodale.

Revenus à la Grand-Place, la rue Gambetta, vocable que nous retrouverons partout, nous conduit à la porte de Tournai, derrière laquelle s'abritent les casernes. À droite, l'Escaut, la porte du Marais et le bureau des douanes. De-ci, de-là, de pittoresques venelles, avec de vieilles maisonnettes, les toitures de tuiles ou d'ardoises, qu'entrecoupent des lucarnes, ont des lignes irrégulières faites pour tenter le crayon.

Un tramway à vapeur mène de Condé à Valenciennes, en desservant un riche centre houiller.

Après avoir accordé un dernier coup d'œil aux beaux arbres de l'enceinte, nous dépassons les forts et nous traversons les villages de Fresnes et d'Escaupont; sur la gauche, le canal que borde une majestueuse rangée d'arbres.

Puis, c'est Bruai, vaste cité ouvrière, aux coquettes maisons toutes pareilles, éparpillées des deux côtés de la route; sur la droite, à 500 mètres, la lisière de la forêt de Raimes. Voici Anzin, siège de la grande compagnie minière qui emploie plus de douze mille ouvriers et extrait près de mille tonnes de charbon par jour.

Cette formidable exploitation, attestée par de gigantesques établissements, laisse une impression grandiose, à laquelle se mêle le souvenir d'âpres luttes sociales. Des troubles sérieux ont éclaté ici, et de la voiture du tram, qui avance doucement, peuvent se lire, sur des écriteaux, des inscriptions comme celle-ci: *Défense de faire des rassemblements contre ce mur, sous peine de police.*

L'église moderne d'Anzin, masse de briques rouges vaguement romane, semble l'œuvre de quelque ingénieur de charbonnage en délire d'architecture.

Le tram continue à rouler et nous voyons pointer, sur la gauche, le haut clocher de l'église de Valenciennes.

La ligne franchit l'Escaut et longe d'énormes hangars de marchandises, puis le parc de l'avenue du Commerce devant la gare; elle entre en ville, par la porte Ferrand, et se termine près de la place d'Armes.

Descendons de voiture et précipitons-nous à l'hôtel pour nous débarbouiller des noirs et de la poussière de charbon que notre peau a recueillis en abondance au cours de notre traversée du bassin d'Anzin.



II. Valenciennes

Valenciennes possède un superbe musée de tableaux, un des plus importants de France, et particulièrement riche en œuvres de l'école flamande. Il est installé de façon fort convenable dans les salles du second étage de l'Hôtel de ville, sur la place d'Armes.

Les Flamands nous attirant d'une manière spéciale, nous examinerons d'abord le Panneau d'ex-voto (n° 201) de Simon Marmion de Valenciennes (1425-1489), qui fait songer à Memling. Une *Adoration des mages* (n° 445), datée de 1555, a pu avoir de l'intérêt, mais est entièrement repeinte. Le même sujet est traité par Martin De Vos (n° 370), ce beau peintre anversois dont le Musée possède aussi une *Circoncision* (n° 369). Remarquons les beaux portraits en pied de Dorothée de Croy et de ses enfants (n°s 268 et 269), de François Pourbus le Jeune, le *Saint Eloi aux pieds de la Vierge* de Gérard Seghers (326) et le *Roi boit* de Jordaens (169), un des sujets favoris du maître.

Mais voici un chef-d'œuvre: le *Martyre de Saint-Etienne* de Rubens, d'une admirable conservation. Le triptyque, peint pour l'abbaye de Saint-Amand, date de la pleine maturité de l'artiste, et l'invention comme l'exécution le démontreraient à l'évidence, si l'on ne connaissait la date exacte, 1623: Rubens avait quarante-cinq ans. Le Musée possède deux autres toiles de lui: l'*Extase de Saint François au pied de la croix* (n° 306) et une *Descente de Croix* (n° 311).

Van Dyck est représenté par un *Martyre de saint Jacques* (n° 123), qui est beau, quoique le bleu du vêtement du saint soit désagréable à l'œil. Trois De Crayer sont là pour flatter notre amour-propre de Gantois, notamment une *Notre-Dame de Rosaire* (n° 104), dont la Vierge est exquise. Un autre peintre gantois, Janssens, n'a d'autre intérêt que son origine, et sa composition allégorique, l'*Union fait la force* (n° 165), est dénuée de valeur artistique. Admirons plutôt ce portrait d'un seigneur mort, de Philippe de Champagne (n° 73).

L'école hollandaise nous offre un paysage de Jean van Goyen (n° 141), d'une exquise finesse de couleur; une *Résurrection de Lazare* de Benjamin Cuyp (n° 110), qui fait songer à Rembrandt, et un joli petit paysage (n° 223) d'Emmanuel Murant, un peintre d'Amsterdam, très rare dans les musées.

Quelques intéressants spécimens de l'art espagnol: les *Gitanos* d'Antonio de Perada (n° 251), l'impressionnant portrait de Charles II d'Espagne, par Carreno de Miranda (n° 71), et une *Adoration de l'Enfant Jésus* de Francisco de Zurbaran (n° 403).

Dans les toiles de l'école française, relevons les deux beaux pastels de De Latour, un charmant François Watteau, le dernier de la lignée, *Menuet sous un chêne* (n° 393), — les tableaux étiquetés ici du nom du grand Watteau ne sont pas authentiques, — puis un tableau curieux du lithographe Charlet. Parmi les modernes, le *Déjeuner* de Philippe Rousseau, et le *Saint-Jérôme* de Henner.

De haut intérêt est la collection spéciale des œuvres de Carpeaux, notamment ces carnets de croquis, ces albums si importants pour l'étude de ce génie de la sculpture. Des morceaux comme le portrait du prince impérial, où

l'artiste a réussi à donner de l'élégance au costume moderne, valent les chefs-d'œuvre classiques.

Cette rapide esquisse suffit à montrer la richesse de la galerie de Valenciennes, et nous pouvons passer devant les vitrines contenant des vases et autres débris de fouilles, et devant ces objets de pure curiosité, qui détonnent un peu ici, comme la «Grande clef en fer du château qui fut la fondation de Valenciennes au IV^e siècle» — je copie l'étiquette, — ou ce meuble avec panneaux en laque de Chine, ayant appartenu à Voltaire et surmonté de son buste.

En disant l'excellente impression que nous laisse le musée de Valenciennes, nous ne pouvons cependant taire une déconvenue, ne fût-ce que nous faire profiter de notre expérience les touristes qui liront ces notes.

Le catalogue renseigne un peintre valenciennois du XV^e siècle, du nom d'Otelin, dont le musée posséderait trois œuvres représentant un duel judiciaire en 1455, une sortie des gens de Valenciennes en 1456, et un épisode d'un tournoi en 1473. Le nom nous était complètement inconnu; aussi, piqué par une curiosité qu'aiguillonnaient davantage et l'époque et les sujets, nous mêmes-nous à chercher les Otelin dans les coins et recoins. En vain.

À une demande de renseignements, le gardien nous répondit que les tableaux en question n'étaient pas au Musée, mais pourraient bien se trouver dans quelque salle de la mairie.

Nous voilà descendant les escaliers, arpentant les couloirs et frappant à toutes les portes. Finalement, nous trouvons les Otelin dans le cabinet du maire, cachés derrière de gigantesques plans de transformation de la ville. Un coup d'œil suffit pour voir que la date au moins est fautive. Ces très médiocres toiles sont évidemment de beaucoup postérieures au XV^e siècle, et si elles ont quelque valeur au point de vue de l'histoire locale, leur mérite artistique est nul.

Et nous nous excusons de notre mieux d'avoir, pour si peu, dérangé un haut fonctionnaire.

Sortant du Musée, jetons un regard sur l'édifice qui le contient, l'Hôtel de ville, reconstruit de nos jours sur les plans originaux du commencement du XVII^e siècle. C'est une belle masse imposante, d'ordonnance décorative, où se superposent deux rangées de colonnes doriques et ioniques et une rangée de cariatides; ces trois étages sont surmontés d'une galerie ajourée. Au milieu, au-dessus d'un fronton représentant la Défense de Valenciennes, par Carpeaux, se dresse un campanile à deux étages, le premier carré, le second octogonal.

La place d'Armes offre encore quelques pignons anciens, notamment d'intéressantes façades en bois, aux gables aigus où s'inscrivent des ogives trilobées, malheureusement déshonorées par de barbares peinturages.

C'est le samedi, jour de marché, que la place s'anime et présente son aspect le plus pittoresque: elle se remplit alors d'échoppes variées, couvertes de toile blanche, avec, de-ci, de-là, la tache brutale du grand parapluie rouge de quelque colporteur. Une foule loquace s'y presse, et le touriste flamand y perçoit souvent, avec un plaisir bien légitime, les sonorités caractéristiques d'une langue rude, mais si douce à son oreille.

Au Sud de la place, la rue Saint-Géry nous conduit à la place du même nom, joli square ombragé de grands marbronniers, où s'élève, depuis 1856, la statue en marbre blanc, par H. Lemaire, du célèbre chroniqueur Jehan Froissart; tout autour, en hémicycle, un monument du même sculpteur consacré aux dix gloires valenciennes dont autant de colonnettes carrées supportent les médaillons en bronze: Claudin le Jeune, musicien, 1598; Henri d'Oultreman, historien, 1605; comte Jacques de Lalaing, 1453; Isabelle de Hainaut, reine de France, 1170; Baudouin de Constantinople, 1206; Henri VII, empereur d'Allemagne, 1313; Philippine de Hainaut, reine d'Angleterre, 1369; Charles de Lannoy, seigneur de Maingoval, 1437; Simon le Boucq, historien, 1657; Jehan de Cartegny, théologien, 1578.

Au fond de la place Saint-Géry, au coin de la rue de Mons, une maison en bois occupée par un forgeron.

Par les rues de Mons et des Chartreux, nous gagnons la place Verte; la jolie façade gothique, abominablement modernisée, du n° 8 appartient au Mont de piété, qui possède, dans la rue de Hesques, une façade Renaissance, due sans doute, comme la plupart de celles de nos Monts-de-piété belges, à l'architecte Wenceslas Coebergher, promoteur de l'institution charitable.

Par la rue de Hesques, nous arrivons à Notre-Dame du Saint-Cordon, construite vers le milieu du XIX^e siècle en style ogival du XIII^e, par Alexandre Grigny d'Arras. Vitraux et mobilier modernes, d'intérêt relatif.

Il faut vagabonder un peu dans le quartier qui s'étend au Sud-Ouest de Notre-Dame du Saint-Cordon, vers le boulevard Saly. On y découvre quantité d'anciens pignons attirants, où se remarque une particularité qui semble propre aux maisons de Valenciennes: ce sont de lourds soubassements de pierre, ornés de consoles extraordinairement massives; on les rencontre à foison dans les vieilles artères. Notons, au bout de la rue neuve de Paris, un joli tohu-bohu de vétustes demeures.

Non loin de là, au coin de la rue de Paris et de la rue Notre-Dame, l'adorable maison du Prévôt, véritable bijou architectural de la fin du XVI^e siècle, dans un état de conservation très suffisant, et préservé jusqu'ici de ces brutales restaurations qui écorchent les pauvres vieux murs et leur enlèvent le velouté des patines séculaires.

Le rez-de-chaussée de la façade principale est percé de deux larges fenêtres à anse de panier, encadrées de pierre blanche, et au milieu desquelles s'ouvre la porte, surmontée d'une élégante tourelle à encorbellement coupé, de construction des plus ingénieuses.

Le sommet du rez-de-chaussée est orné d'arcatures ogivales; au-dessus court un cordon de pierre blanche sur lequel s'appuie l'étage formant une saillie légère, et où se répètent des fenêtres analogues à celles du rez-de-chaussée; à l'angle, une jolie niche gothique. Le toit élevé, à pignon à degrés, est percé de lucarnes d'un joli dessin. La construction, en briques, avec assises de grès, encadrements et encorbellements de pierre blanche, produit le plus gracieux effet.

Quel dommage que l'hausmannisation récente de Valenciennes ait fait disparaître un autre monument bien intéressant, la tour de la Dodenne, cette imposante curiosité de l'architecture militaire du XV^e siècle, qui

chevauchait de façon si pittoresque la rivière, et dont la photographie seule nous conserve le souvenir.

La rue de Paris nous mène à l'église Saint-Géry, anciennement des Récollets. Elle remonte au XIII^e siècle, mais elle a été si souvent restaurée qu'elle n'a plus rien que de contemporain; elle ne fait guère honneur, d'ailleurs, aux médecins qui l'ont soignée. À l'intérieur, vilainement polychromé, un Saint-Pierre en bronze plus grand que nature; son pied resplendissant doit un lustre insolite à des dévotions ferventes; nous retrouverons à Douai les traces d'une manifestation pieuse identique. Dans les boiseries modernes du chœur, des panneaux Renaissance représentent des scènes de la vie de saint Norbert.

Le square Carpeaux est à côté de l'église, avec le charmant monument d'Antoine Watteau, par Carpeaux. Le maître sculpteur a merveilleusement rendu, dans cette exquise figure de bronze, la grâce mièvre et charmeresse du peintre des *Fêtes galantes*. L'œuvre est très bien mise en valeur par un socle élégant, orné de quatre jolies statuette de Hiolle, représentant les personnages de la Comédie italienne, que Watteau se plut à peindre. L'ensemble est ravissant dans ce square coquet, aux platebandes fleuries, qui prête au monument un cadre de verdure, et c'est, certes, une des productions les plus réussies de la sculpture en plein air.

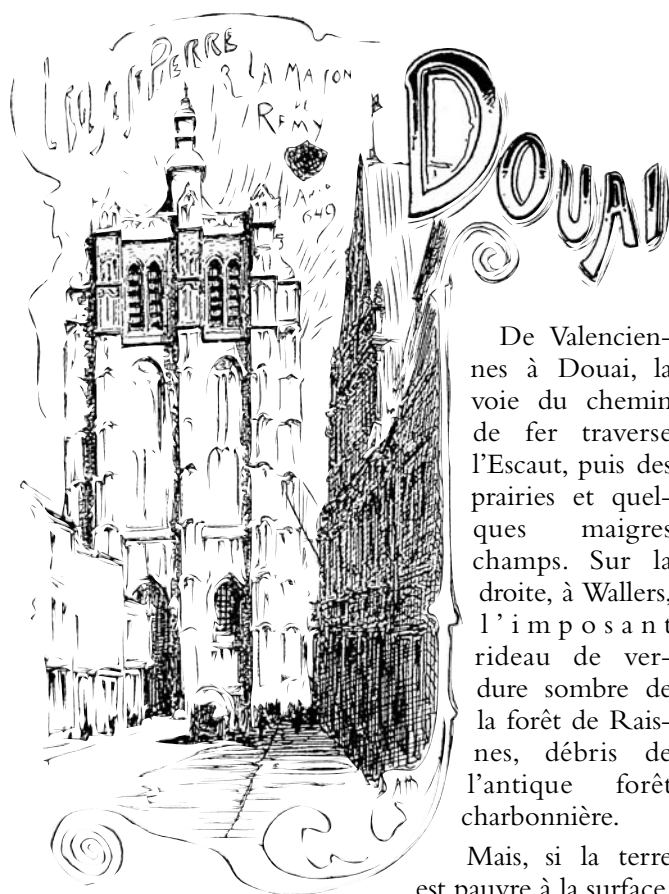
À deux pas dans la rue Ferrand, l'église Saint-Nicolas, qui ne présente rien d'intéressant; le trésor, toutefois, contient un reliquaire en forme de bras, ou *brachiale*, précieux spécimen de l'orfèvrerie du XIII^e siècle.

L'église Saint-Nicolas est enclavée dans les vastes bâtiments de l'ancien collège des Jésuites qui abritent le lycée, l'école des Beaux-Arts, le musée Benézech, le musée d'Histoire naturelle et la Bibliothèque communale. Celle-ci est installée dans de belles salles ornées de boiseries et de peintures décoratives, et comprend une riche collection de manuscrits, parmi lesquels il en est de superbement enluminés, tels que ceux qui proviennent de la maison de Croy (XV^e siècle). Le fonds provenant de Saint-Amand est riche en volumes dont l'illustration est l'œuvre des moines de cette abbaye. Mais nous ne pouvons nous arrêter ici sur ce sujet spécial et nous devons nous borner à constater l'importance de la bibliothèque de Valenciennes au point de vue de l'histoire de la miniature.

Nous venons de parler de Saint-Amand; un tramway à vapeur conduit de Valenciennes au siège de l'antique abbaye. Il ne reste de celle-ci que la tour de la façade de l'église, bâtie au XVII^e siècle et dont les cinq étages sont construits chacun dans l'un des cinq ordres d'architecture.

La localité doit sa célébrité à une manufacture de faïence réputée, et surtout à son établissement thermal. C'est ici, en effet, que rhumatisants et goutteux prennent les fameux bains de boue, déjà connus des Romains. Il y a peu de spectacles aussi pittoresques que la vue des baigneurs réunis, par un dispositif ingénieux, dans la grande rotonde vitrée, où ils peuvent se livrer aux occupations les plus diverses pendant les trois heures que dure le bain. À l'établissement thermal est contigu un grand parc, aussi humide que vaste. Malgré tout le confort des installations, il se dégage, d'ailleurs, une impression d'hostilité, qui n'a rien d'agréable.

III. Douai



De Valenciennes à Douai, la voie du chemin de fer traverse l'Escaut, puis des prairies et quelques maigres champs. Sur la droite, à Wallers, l'imposant rideau de verdure sombre de la forêt de Raisnes, débris de l'antique forêt charbonnière.

Mais, si la terre est pauvre à la surface, des agglomérations ouvrières attestent l'exploitation de richesses souterraines. C'est à Somain que se trouve l'entrepôt général des houilles extraites dans le bassin du Nord. Nous voici dans l'Ostrevant, l'ancien apanage des fils aînés des comtes de Hainaut; il tirait son nom de sa situation orientale par rapport à l'Artois. Par Montigny, où s'aperçoit un château moderne en style Renaissance, nous atteignons la gare de Douai.

Coupée en deux par la Scarpe aux eaux noires, Douai vient, comme toutes les villes du Nord, d'être démantelée. À la place de l'enceinte de remparts reconstruits par Napoléon III, s'esquissent de larges boulevards. Les rues sont bordées de maisons banales et l'aspect général de la cité modernisée manque de pittoresque.

Cependant dès l'abord, les casernes Durutte, dites des Anciens Anglais, évoquent les souvenirs d'un grand passé. C'est là, derrière cette façade refaite au XVIII^e siècle, que fut installé le collège anglais, spécialement fondé au XVI^e siècle afin de former des prêtres catholiques pour l'Angleterre. Le collège dépendait de la faculté de théologie de l'ancienne université, créée par Philippe II comme une citadelle du catholicisme, à la fois pour arrêter les progrès de la Réforme dans les Pays-Bas et pour empêcher les jeunes étudiants de fréquenter les universités allemandes imbues des idées nouvelles. L'université de Louvain existait déjà depuis plus d'un siècle, mais elle était située en plein pays flamand, et par là d'un accès difficile aux habitants des provinces wallonnes. C'est ainsi que par suite de la dualité linguistique des Pays-Bas, Philippe II fonda cette université française à côté de l'université flamande du Brabant. Supprimée à la fin du XVIII^e siècle, l'université de Douai se releva au début du XIX^e: deux facultés, de droit et de lettres, y furent

établies; elles ont été jointes en 1888 à celles de Lille, pour former l'université de cette dernière ville.

Par la promenade Saint-Jacques, récemment baptisée place Carnot, et où se voient les casernes Durutte, nous allons directement au Musée, rue Fortier. Un corridor, tapissé de gravures et de dessins, mène à la salle de sculpture où l'intérêt se concentre sur les œuvres du célèbre sculpteur et architecte du XVI^e siècle, Jean de Bologne. Il était originaire de Douai, selon Vasari et tous les anciens biographes, sauf Fiorillo, qui désigne Gand comme sa ville natale, mais sans apporter aucune preuve à l'appui de son assertion. Disciple de Michel-Ange, Jean emprunta son nom à Bologne où il séjourna quelques années, mais c'est à Florence qu'il vécut surtout et qu'il produisit ses plus belles œuvres.

Et, dès l'entrée, nous apercevons, en une copie de bronze, la svelte et si élégante silhouette du *Mercur* reposant sur un pied, des *Uffizi*. À remarquer les jolis *pissatori*, dans la grâce charmante de leur geste indécent, et une terre cuite originale, *Samson terrassant les Philistins*.

À voir encore un beau marbre italien, un *Ecce homo*, attribué à Donatello. La sculpture moderne du cru est représentée à profusion sous la signature de Th. Bra.

À l'étage, les trois salles du musée de peinture contiennent une série d'œuvres intéressantes, abominablement entassées les unes sur les autres, par suite du défaut de place. Je compte, par endroits, jusqu'à sept tableaux en hauteur!

Sans récriminer contre le manque de classement, admirons pêle-mêle quelques très bons tableaux des écoles anciennes. Parmi les nombreux Italiens, la *Sainte famille* de Giovanni Bellini, *Jésus enfant avec le petit saint Jean-Baptiste*, de Léonard de Vinci, l'*Annonciation aux bergers* de Jacques Bassano et surtout ce magnifique portrait de jeune patricienne de Venise, de Paris Bordone; — parmi les Allemands, une intéressante *Manne céleste* du XV^e siècle, et deux jolies têtes de Holbein; — parmi les Français, des portraits de Mignard, Rigaud et la *M^{me} Tallien* de David.

On trouvera dans les guides la longue énumération des richesses de ce capharnaüm pictural qui doit beaucoup à la donation Escallier.

Nous relèverons dans l'école flamande et hollandaise, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et Sainte Anne* de Hugues van der Goes; le tableau à deux faces de Roger van der Weyden représentant d'un côté le *Jugement dernier*, et de l'autre la *Vierge apparaissant à un moine*; un amusant Jérôme Bosch, qui paraît devoir être en réalité un Peter Huys, les *Épreuves de Job*; des Rubens: *Pan et Cérès*, la *Vendange*, aux jolis enfants, et une attachante esquisse (n^o 332); une bonne page religieuse de Van Dyck, le *Christ au tombeau*, et son *Prométhée*; un bon Gaspard de Crayer, *Jésus Christ et la Vierge intercédant pour un pêcheur*; un beau *Portrait* de Vander Helst (n^o 182); le *Marché aux chevaux* de van Beest; le délicat portrait de Catherine Mosselin de G. van Everdinghen; l'admirable soi-disant portrait de *Marguerite de Parme*, de Palamedes Stevens; le charmant *Joueur de mandoline* de G. Duyster. J'en passe, mais je ne veux citer ici que des toiles de premier ordre et tout à fait dignes de retenir le regard. Au milieu de la troisième salle se remarquent les volets d'un très curieux triptyque de J.

Bellegambe, artiste douaisien du XVI^e siècle, à la gloire de l'Immaculée conception.

Une autre aile du bâtiment du Musée est réservée à l'archéologie. Voici, tout d'abord, la rude magnificence de chapiteaux aux acanthes colossales; ils proviennent de Bavai et suggèrent invinciblement la vision lointaine mais grandiose de la puissance romaine... À côté, d'autres objets de fouilles, des inscriptions, des pierres tombales.

Deux grandes salles renferment les riches collections ethnographiques léguées par M. Berthoud, et l'œil s'amuse aux poupées chinoises comme aux momies d'Égypte et aux armes indiennes. Mais voici le musée archéologique proprement dit, classé avec goût, et riche en meubles délicatement sculptés et en beaux tombeaux. Dans les vitrines s'alignent de belles séries de faïences italiennes et françaises, de porcelaines, de biscuits de Saxe, d'ivoires, etc., alternant avec des albâtres du XV^e siècle, des dentelles, des chasubles aux superbes broderies, des armes et des armures.

Tout cela offrirait matière à des études auxquelles volontiers l'on consacrerait des journées, heureux de pouvoir travailler à loisir dans ces galeries bien disposées. Quelque fugitif, d'ailleurs, que soit notre coup d'œil de touriste pressé par l'heure, nous conservons dans la mémoire la silhouette de maint objet curieux, et, en écrivant ces lignes, je revois un pittoresque épi de faitage du XVI^e siècle, en faïence normande de Pré d'Auge.

Le musée de Douai se complète par une salle de minéralogie, et une collection d'histoire naturelle, installée à l'étage au-dessus du musée d'archéologie.

Dans les mêmes bâtiments se trouve également la bibliothèque, une des plus importantes du Nord de la France. Comment s'en étonner quand on sait qu'elle a recueilli les anciens fonds des puissantes abbayes d'Anchin, de Marchiennes et de Cantimpré, de l'ancienne université, du collège des Jésuites. Après la Révolution, on était parvenu à grouper à Douai plus de 200.000 volumes. Malheureusement, on ne sut conserver ce riche dépôt, et l'incurie fut telle qu'on alla jusqu'à en vendre une partie aux enchères! Ce qui est resté, augmenté grâce à des dons et à des acquisitions intelligentes, constitue encore une fort belle collection d'environ 80.000 volumes imprimés et 1.700 manuscrits. Elle est aujourd'hui très bien conservée, et c'est un aimable autant qu'érudit bibliothécaire qui nous y reçut.

Allons maintenant par la rue Saint-Jacques à l'église Saint-Pierre, bâtie au XVIII^e siècle, et intéressante par ses proportions; elle est dominée par une tour massive et imposante plus ancienne (XVI^e siècle), actuellement en restauration. À l'intérieur, un jubé aux orgues colossales, un autel dont les sculptures de bois doré ont de l'allure, quelques tableaux sans grande valeur, et, comme à Valenciennes, une statue de bronze de saint Pierre dont l'orteil tout luisant atteste la ferveur de fidèles aux lèvres dévotieuses. En sortant de l'église, à un angle de la place, la rue du Clocher St-Pierre offre une jolie façade Renaissance, restaurée de nos jours, la maison des Remy.

Reprenant la rue Saint-Jacques, nous arrivons à l'Hôtel de ville, surmonté d'un beffroi; il se compose de deux ailes dont celle de droite, seule, est ancienne et date du XV^e siècle; l'autre a été construite de nos jours, et repro-

duit, d'ailleurs, la première. Le Beffroi est d'une date plus reculée: commencé en 1386, il fut achevé en 1410, et il remplaçait un premier beffroi qui s'élevait à la même place dès les premières années du XIII^e siècle, au moment où Douai obtint les libertés communales dont la tour hautaine était le symbole. D'une décoration sobre, il ne manque pas d'allure avec ses quatre étages, ses tourelles d'angle en encorbellement, et la pyramide de pierre qui le termine.

Sur la place d'Armes, la maison du Dauphin est un mauvais échantillon de Louis XV, lourd à la Hollandaise, avec cependant un joli balcon d'une ferronnerie délicate.

La rue de Valenciennes conduit à l'église Notre-Dame, dont l'intérieur est d'une intense polychromie. Dans la sacristie, une œuvre de haute valeur doit nous retenir. C'est le célèbre *retable d'Anchin*, provenant de l'abbaye de ce nom, et peint, de 1516 à 1520, par Jean Bellegambe, de Douai. L'artiste a manifestement subi l'influence de l'école de Bruges, et les volets, représentant l'Adoration de la Sainte Trinité, attestent qu'il a connu les figures adorables de Memling. Ses flamboyantes architectures font songer à Lancelot Blondeel. Bellegambe est lui-même un maître, d'ailleurs, et sa Vierge, notamment, est exquise.

À côté de Notre-Dame, en un square verdoyant, se dresse, sur un socle de granit d'Écosse, la jolie statue en bronze de Marceline Desbordes-Valmore, par E. Houssin (1896). La gracieuse figure de femme, aux mains croisées dans un joli geste de douleur, évoque bien la charmante Muse pleureuse, que les historiens ont si indiscrètement déshabillée. Pourquoi vouloir rechercher le secret de quelques heures de tendresse, courtes joies rachetées par de si longs regrets? Tout près de là, au n^o 33 de la rue de Valenciennes, une plaque en marbre indique la maison natale de la poète de *l'Impossible*:

Je n'ai su qu'aimer et souffrir,
Ma pauvre lyre, c'est mon âme.

Au bout du square, la porte de Valenciennes ou Notre-Dame, flanquée de deux tours rondes; ce dernier vestige de l'enceinte de la ville est du XV^e siècle, ainsi que l'indique l'inscription:

Mil CCCC chincquante trois d'auril. XV. jours
ens ou mois de ceste porte par devise fu le pierre
première assise.

Revenus en ville et passant par la place Thiers, où s'élève une colonne surmontée d'une Renommée, monument collectif consacré aux gloires locales, nous traversons la Scarpe pour voir encore l'église Saint-Jacques, réduction de celle de Saint-Pierre, et, dans un autre ordre d'idées, la fonderie de canons qui occupe l'ancien château de Douai. La fonderie est importante; elle est à même de fabriquer jusqu'à cinq cents bouches à feu par an.

D'autres usines emploient de nombreux ouvriers à Douai, car l'ancien centre intellectuel est devenu une cité industrielle de certaine importance. Le vieux dicton latin, *cedant arma togae* est démenti: loin de lui céder, les armes on fait fuir la toge... du moins la toge professorale. Et c'est matière à philosopher en fumant un cigare...

IV. Arras

Le trajet de Douai à Arras se fait à travers un pays uniformément plat, mais cultivé à partir de Fampoux, aux vastes marais tourbeux. De Blangy, on aperçoit l'élégante silhouette du beffroi d'Arras, évoquant le *Langen Jan* de Middelbourg, en Zélande, ou mieux encore le clocher de l'hôtel de ville d'Audenarde, dont la reproduction à l'Exposition universelle de Paris vient d'augmenter la célébrité.

La topographie d'Arras est des plus claire : une artère traverse toute la ville, depuis la nouvelle gare jusqu'à la porte Baudimont ; elle porte les noms successifs de rue Gambetta, rue Ernestale, rue St-Aubert et rue Baudimont. C'est à droite de cette voie que sont les principales « antiquités » locales : l'hôtel de ville, la petite et grande place, et, plus loin, les restes de l'abbaye de Saint-Vaast. Car si, au sortir de la gare du chemin de fer, on croit entrer dans une ville moderne, aux constructions neuves, confortables mais banales et sans caractère, il suffit de faire quelques centaines de mètres pour se trouver au cœur d'une vieille cité, pleine de souvenirs du passé.

Déjà dans la rue Gambetta, quand on a dépassé les vestiges de l'ancienne porte de Ronville, se voient dans la cour de l'Hôtel du Commerce, des écuries de la fin du XVI^e siècle, dépendances de l'ancien hôtel de Sécheltes, dans la seigneurie de Ronville. Elles montrent, au-dessus des portes, les armoiries quelque peu effacées de Robert de Melun, vicomte de Gand, qui fut gouverneur général d'Artois et mourut en 1585, ainsi que de sa femme, Anne Rollin, marquise de Roubaix et douairière de Secheltes, morte en 1603 ; celle-ci avait fait bâtir ces écuries en 1595.

Dans les cours des maisons situées en face peuvent se découvrir aussi de pittoresques vestiges anciens, tels qu'une jolie tourelle qui se dresse au fond d'une cour aux bâtiments envahis par le lierre.

Mais ne nous attardons pas aux « bagatelles de la porte », et, inclinant adroite, débouchons, par la rue St-Géry, sur la petite place, devant le joli hôtel de ville. Les sept arcades ogivales inégales du porche soutiennent un étage aux fenêtres richement décorées, dont les extrémités des accolades alternent avec des œils-de-bœuf ; une élégante galerie à jour règne à la naissance du toit dont une triple rangée de lucarnes fait ressortir les vastes proportions. Cette remarquable construction fut bâtie au commencement du XVI^e siècle sur les plans de Jacques Caron, et la disposition si heureuse et si gracieuse de la façade fait honneur à l'architecte arrageois. Les trois autres façades ont été construites sous Napoléon III, lors de la restauration de l'édifice, en 1862-1864 ; ce sont de bons échantillons du style de la Renaissance française.

Au milieu de la façade s'élève le beffroi, également du XVI^e siècle, haut de 75 mètres et terminé par une couronne ducale, au dessus de laquelle se dresse un lion colossal portant un pennon qui forme girouette. Un joli carillon égrène de temps en temps ses notes claires, tandis que résonne parfois la voix grave d'une grosse cloche du XV^e siècle, si lourde qu'on n'ose plus la mettre en branle, et qu'on se borne à la frapper d'un marteau.

Devant l'hôtel de ville s'étend la pittoresque *petite*

place ; elle a reçu ce qualificatif par opposition avec la *grande* place, qui lui fait suite, et qui n'a pas moins de trois hectares de superficie.

Les deux places sont bordées de maisons dont les façades, datant du XVI^e siècle, sont toutes pareilles, avec leur rez-de-chaussée composé d'arcades reposant sur des colonnes monolithes ; les pierres sculptées sous les fenêtres de l'étage, et dont des gerbes de blé forment l'unique et constant motif décoratif, enfin les volutes gracieuses des rampants de leur pignon surmonté d'un fronton arrondi. Cette double suite de formes architecturales identiques produit un aspect unique, dont la conservation, paraît-il, est assurée : les propriétaires, me dit-on, ne peuvent faire subir aux maisons aucun travail de restauration sans l'autorisation préalable de la municipalité. C'est une véritable servitude esthétique.

Sous les maisons s'étendent de vastes caves, avec des épines de colonnes aux chapiteaux des XII^e et XIII^e siècles. À certains endroits, il y a jusqu'à trois étages de caves ; les plus profondes, taillées dans le roc, s'appellent *boves*. Il faut spécialement remarquer, au fond de la grande place, une maison du XIII^e siècle, qui a peut-être fourni le modèle de ses voisines, ou du moins de leurs arcades, mais qui doit à son époque les beaux chapiteaux à crochets de ses colonnes.

La vue des deux places est réellement impressionnante, en particulier celle de la grande : devant cette immense surface, on songe au temps où, du vendredi au dimanche, les sacs de grain s'empilaient tandis que les centaines de chevaux qui les avaient amenés trouvaient une écurie provisoire dans les caves ; jours de richesse, disparus depuis l'avènement du chemin de fer qui permet aux paysans de diriger vers la gare la plus proche leur blé vendu sur place. Quoique son importance soit diminuée, le marché existe encore ; il vient de se tenir une foire au moment où j'arrive, car un vol de pigeons s'abat sur le sol et picore les grains perdus entre les grands pavés.

Arrachons-nous à la contemplation des deux places, et aux rêveries qu'elle fait naître, et donnons un regard à l'église Saint-Jean-Baptiste, édifice ogival de la fin du XVI^e siècle, avec une tour rebâtie au XVIII^e ; elle s'appelait autrefois Saint-Nicolas-sur-les-Fossés, et, en effet, elle touchait presque l'ancienne enceinte.

Redescendons maintenant vers la cathédrale, ancienne église de la puissante abbaye bénédictine de Saint-Vaast. Commencé au milieu du XVIII^e siècle, l'immense vaisseau nous montre sa majestueuse façade de temple grec, conforme au goût du temps, et dont le péristyle corinthien est surmonté d'un fronton triangulaire. Gravissant, non sans souffler un peu, les cinquante marches de son perron monumental, nous visiterons rapidement l'intérieur, orné au centre de statues colossales des quatre Évangélistes. Dans le croisillon droit, un beau Van Thulden, *Saint Bernard réclamant pour ses écrits l'inspiration céleste* ; dans la chapelle de Saint-Vaast, des tombeaux en marbre du XVII^e siècle : celui de l'abbé Philippe Caverel, mort en 1636, et les belles statues agenouillées du gouverneur d'Arras, Philippe de Torcy, mort en 1602, et de sa femme ; dans le croisillon gauche, une tête de Christ penchée, en bois, d'une expression remarquable.

Les anciens bâtiments claustraux s'étagent sur le flanc

de la colline dominée par l'église; ils abritent aujourd'hui les musées d'Arras; au rez-de-chaussée, les musées de peinture et d'archéologie; au premier étage, une section arrageoise, et au second, les cabinets d'histoire naturelle. On y pénètre habituellement par la porte de l'Évêché, place de la Madeleine.

Les galeries de peinture contiennent, outre quelques toiles modernes: deux Emile Breton noirs et mystérieux, un joli Jules Breton, un gris et fin petit Corot, les originales cigognes de J. Habert-Dys, posées sur les toits, dans le crépuscule (remarquer, au milieu de la salle, une belle statue antique de Cérès) — des Flamands du XVII^e siècle parmi lesquels beaucoup d'attributions des plus douteuses, telles que les Gaspard de Crayer (n^{os} 34 et 35). Relevons une belle *Bacchanale* de Jordaens, un amusant *Intérieur de cabaret* de Jean Miense (et non Corneille) Molenaer, une jolie toile de Gaspard Verbrugghen, où des enfants parent de fleurs et de fruits la statue de Pan, et une bonne étude de gamin de Frans Hals. Parmi les productions d'autres écoles, notons un joli panneau décoratif français, l'*Enlèvement d'Europe*, par Pierre.

En somme, musée de second ordre, et qui souffre un peu du voisinage des galeries de Valenciennes et d'Amiens.

Par contre, la collection archéologique, conservée dans l'ancien cloître, est des plus importantes, tant par ses remarquables sculptures que par les débris divers provenant de vieilles constructions d'Arras et des environs.

Elle abonde en anciennes pierres tombales du XII^e au XV^e siècle; parmi les plus précieuses, citons celle de l'évêque Frumauld (1174-1183), grande dalle de pierre bleue, où s'incruste en mosaïque l'image de Frumauld, vêtu du costume pontifical, la mitre sur la tête et la crosse à la main. La mosaïque, où se trahit l'influence byzantine, se compose de petits cubes de marbre, de terre cuite ou de verre coloré, reliés par un ciment très dur. Voici la plaque en plomb du tombeau de l'évêque Pierre de Noyon, mort en 1280, et le monument funèbre du chanoine Robert le Rois, du XV^e siècle.

Une belle suite de chapiteaux romans et gothiques, des séries de vases et d'autres objets de fouilles, frappent le regard et attirent l'attention, non seulement par leur intérêt spécifique, mais aussi par le soin avec lequel ils sont disposés.

Le musée d'Arras est admirablement rangé, — ce qui n'est pas le cas partout, hélas, — et il faut en féliciter hautement son dévoué conservateur, dont l'exemple devrait être suivi par tous ses collègues: les objets sont bien disposés et mis en valeur; chacun d'eux est muni d'une étiquette donnant des renseignements précis sur son âge, sa provenance, les circonstances de sa découverte, etc. À titre d'exemple et de modèle, nous en copions une, au hasard, sur une intéressante sculpture arrageoise:

«XV^e siècle. Statue provenant de l'ancienne cathédrale d'Arras. Trouvée en 1838, pendant les terrassements faits pour la construction de l'église St-Nicolas en Cité, sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale, actuellement place de la Préfecture.»

La collection arrageoise, au premier étage, auquel mène un bel escalier Louis XV, comprend des portraits, des

vues, des gravures et photographies, des médailles, des porcelaines d'Arras, etc. Une salle spéciale est réservée aux œuvres du graveur-amateur Julien Boutry. Dans l'escalier, quelques tapisseries, spécimens de la fabrication des anciens ateliers locaux.

Nous ne quitterons pas l'abbaye de Saint-Vaast sans jeter un coup d'oeil sur la bibliothèque publique qui y est également logée. C'est, d'ailleurs, l'ancienne «librairie» abbatiale, augmentée des collections de la cathédrale de l'académie d'Arras, du couvent des Augustins, du Mont-Saint-Éloi, etc. Comme à Douai, le vieux fonds n'a malheureusement pas toujours été à l'abri des dilapidations: il s'est trouvé ici, paraît-il, dès bibliothécaires peu scrupuleux, et bien des volumes précieux ont été, à ce qu'on dit, vendus par ceux-là même qui étaient chargés de les conserver. La bibliothèque n'en compte pas moins encore 40.000 volumes, dont plus de 1.200 manuscrits, rangés dans une salle aux boiseries élégantes, qui rappelle la salle de travail du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris. Un des bijoux de la collection est un évangélaire du IX^e siècle, écrit en caractères d'or et d'argent sur vélin peint en pourpre; ses encadrements gouaches, ses initiales à arabesques et les figures des évangélistes qui l'ornent, en font un superbe spécimen des belles miniatures du règne de Charles le Chauve.

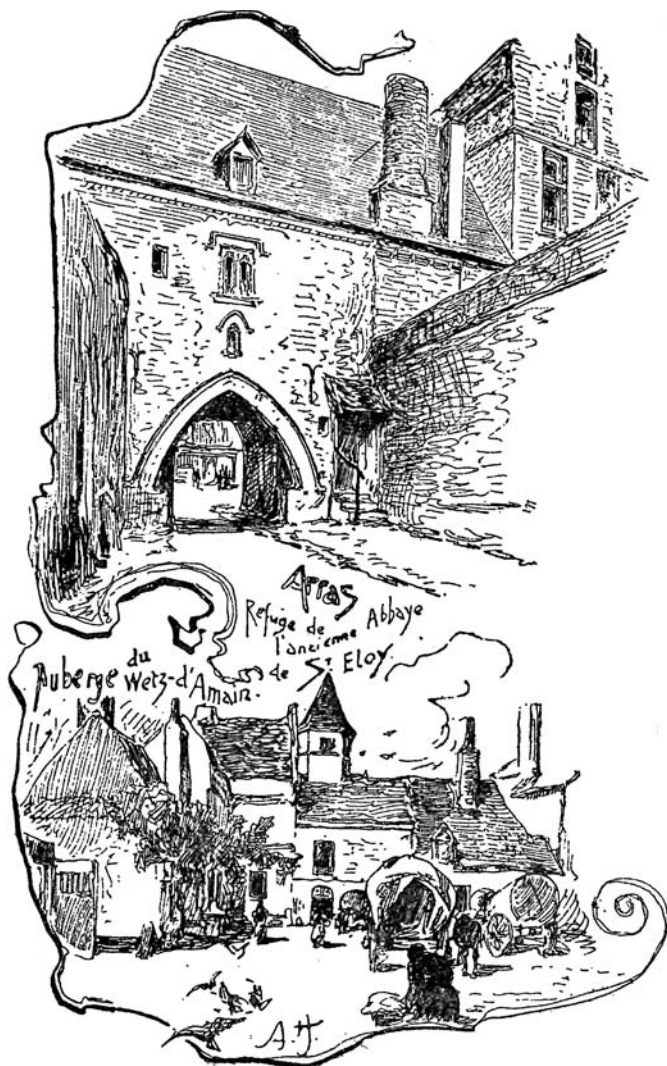
Traversons le beau jardin public, où, sous l'ombre des vieux arbres, se profilent les bustes du préfet Lenglet et de l'architecte Grigny, puis la place de la Madeleine, pour aller voir, rue des Rapporteurs, la maison natale de Robespierre.

En face de la rue, le Théâtre, sans intérêt architectural, mais auquel se rattachent de sanglants souvenirs: c'est du haut de son balcon que le chef de la Terreur arrageoise, Joseph Le Bon, assistait au supplice de ses concitoyens. On peut se demander si l'on n'a pas rendu la figure de ce curé défrôqué et marié plus farouche qu'elle ne l'était en réalité. En envoyant à la guillotine les malheureux suspects d'attachement à l'ancien régime, Le Bon a-t-il obéi à une névrose sinistre, ou n'a-t-il fait que suivre les ordres venus de Paris? La maison de Joseph Le Bon existe encore: c'est un joli édifice du XVI^e siècle, flanqué d'une tourelle hexagonale à toit pointu.

Par la rue Saint-Aubert, l'artère commerciale de la cité, nous descendons vers la place du Wetz d'Amain, où s'élève la statue de l'abbé Halluin, et où, en face de l'hôpital Saint-Jean, s'aperçoivent la tour et les restes pittoresques de l'ancien refuge ou maison de ville des chanoines du Mont-Saint-Eloi.

Un peu plus loin, à gauche, l'hôtel Deusy, joli spécimen de l'architecture civile du XV^e siècle. Au coin de la place Ferrée de Citée, la fontaine où s'immobilise, perpétué en bronze, le geste d'un Neptune brandissant son trident au-dessus de deux dauphins.

Nous arrivons ainsi à la porte Baudimont, la seule que le démantèlement ait laissée debout. Heureusement une précieuse collection de photographies, dans la section arrageoise du Musée, conserve le souvenir des anciennes portes d'enceinte, notamment de cette intéressante porte d'Hagerue, dont le dispositif rappelait, d'une façon si frappante, l'entrée du Château des comtes de Flandre à Gand.



La rue Baudimont nous ramène vers la place de la Préfecture où s'élève l'église moderne de Saint-Nicolas; de là nous serons en quelques minutes, par la rue d'Amiens, à la chapelle du Saint-Sacrement, bâtie en 1845. C'est un magnifique pastiche de gothique flamboyant, début de la réputation d'Alexandre de Grigny (Arras, 1815-1867).

Cet architecte célèbre édifia encore la jolie église Saint-Géry, en gothique primaire, à l'extrémité Nord-Est de la ville, près de l'usine à gaz, et l'élégante chapelle ogivale des Ursulines (1865), rue Gambetta, dont la haute pointe effilée fut enlevée en 1876 par un ouragan. C'est dans cette dernière chapelle que se conserve un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie rhénane du XII^e siècle: un reliquaire monstrance orné d'émaux champlevés remarquables par la richesse et l'harmonie de leurs couleurs.

Un sanctuaire encore est à signaler: Notre-Dame-des-Ardents, construit, de 1869 à 1876, en style roman, pour abriter la célèbre sainte chandelle d'Arras, et restaurer le culte du cierge miraculeux, conservé dans un reliquaire du XIV^e siècle.

Voici l'histoire de cette vénérable relique, telle que nous la content les anciens chroniqueurs.

C'était au commencement du XII^e siècle, exactement en 1105. Un mal terrible, sorte de feu ardent, venait de s'abattre sur Arras et ses environs: ceux qui en étaient frappés devenaient furieux, se tordaient en proie à d'atroces convulsions et poussaient des cris affreux. Epuisés, ils

tombaient sur le sol, et sentaient leurs intestins brûlés se putréfier tandis que leurs membres gangrenés se détachaient les uns après les autres: lorsque la mort les délivrait enfin de leur hideuse agonie, elle ne trouvait plus que des cadavres vivants, que les vers dévoraient déjà.

La Vierge prit la ville en pitié. Elle fit venir deux ménétriers étrangers, l'un de Saint-Pol, l'autre du Brabant, et, dans la cathédrale transformée en hôpital, elle leur remit, en présence de l'évêque Lambert, un cierge de cire blanche. Les malades guériront, déclara la Vierge, lorsqu'ils auront bu l'eau dans laquelle on aura fait tomber quelques gouttes de la cire céleste. L'apparition évanouie, le remède fut essayé, et les malades guériront instantanément, sauf un incrédule qui déclara préférer un gobelet de vin au breuvage insipide qu'on lui présentait. Bientôt les prêtres répandirent le remède sacré, et avec lui la guérison dans Arras et sa banlieue. La sainte chandelle fut confiée à la garde d'une confrérie dite des Ardents, où s'enrôlèrent une foule de gens pieux appartenant à toutes les classes de la société: sur la liste des confrères, papes, rois de France ou comtes de Flandre coudoyaient les petits bourgeois, voire les serfs. Pour abriter la sainte relique, une chapelle, ornée d'une haute flèche pyramidale, s'éleva sur la petite place; 1793 la vit disparaître.

Le cierge avait la vertu de brûler sans se consumer. Bien plus, par un miracle nouveau, l'eau où quelques gouttes de la cire virginale étaient tombées, se coagulait au bout d'un certain temps et permettait de faire un autre cierge. C'est ainsi qu'une vingtaine de succédanés de la chandelle sainte furent vénérés à Douai, à Desvres, à Aire, à Lille, etc., jusqu'à Courtrai et à Bruges. La poésie, la peinture et la numismatique ont commémoré à l'envi le cierge qui rendit Arras célèbre; voici le refrain d'un Noël naïf qui chante ses vertus:

Sainte Chandelle
Que la mère pucelle
A fait ardre ici bas,
Fais que ta flamme
De charité enflamme
Tout le peuple d'Arras.

Dans notre siècle plus matériel, Arras a d'autres célébrités: les gourmets savent qu'il s'y fabrique de succulentes andouillettes, ainsi que des *cœurs d'Arras*, ces appétissants pains d'épices semés de grains d'anis, dont les paquets triangulaires s'empilent à tous les étalages.

Plusieurs jolies promenades peuvent se faire dans les environs d'Arras, notamment dans la petite vallée riante du Crinçon, par les hameaux du Fermont, de Bretencourt, de Grosville, de Bellacourt et de Bellacordel, dont l'agglomération constitue le charmant village de Rivière.

V. Amiens

Une heure et demie environ de chemin de fer, par une région boisée et d'aspect agréable, sépare Amiens d'Arras. De la fenêtre du wagon, nous voyons, avec le regret de ne pouvoir nous y arrêter, Albert, dénommé jadis Ancre, où étincelle au soleil le dôme doré, surmonté d'une statue, de l'église moderne romano-byzantine, en briques et pierres blanches, de Notre-Dame de Brébières; une Vierge du

XIII^e siècle y est l'objet d'un pèlerinage couru; — puis Corbie, qui fut autrefois le siège d'une grande abbaye bénédictine, fondée au VII^e siècle par sainte Bathilde; le portail monumental de l'église avec ses deux grosses tours carrées forme un décor imposant à gauche de la voie. Un embranchement se détache de celle-ci à Longueau et conduit à Amiens, car les trains directs de Lille à Paris ne traversent pas la gare où nous descendons.

Amiens possède un passé historique respectable: César y fit hiverner une légion; le fils de l'empereur Valentinien y fut couronné; les premiers rois mérovingiens l'adoptèrent comme résidence. Plus tard, les Normands la dévastèrent terriblement. Au XV^e et au XVI^e siècles, elle fut successivement française, bourguignonne, française, espagnole, pour redevenir enfin française sous Henri IV.

Et je vous fais grâce des batailles qui y furent livrées et des traités qui y furent signés.

Aujourd'hui, elle est presque entièrement modernisée et laisse peu de souvenirs au touriste épris des vestiges anciens et qu'intéresse assez peu l'importance manufacturière des fabriques de velours et des filatures amiénoises.

Sauf le Palais de justice, beau monument contemporain en style classique, de proportions harmonieuses, et dont la façade principale a un réel cachet de grandeur, les constructions modernes sont en général d'un goût déplorable. Je n'en veux pour preuve que la lourde église Saint-Jacques, ou les bâtiments de l'Évêché que l'on a «déposés» à côté de la cathédrale.

Ni le nouvel Amiens, quartier des grandes administrations et des hôtels cossus, ni la ville commerciale, entre le chemin de fer et la Somme, ne nous retiendront. Mais nous aurons quelque plaisir à errer dans la ville basse, que traversent une douzaine de petits canaux formés par la Somme, et dont les quais et les ruelles tortueuses, aux noms bizarres et charmants, offrent du pittoresque; le long de certains canaux, les maisons sont construites au bord de l'eau, et communiquent par des passerelles avec le quai qui leur fait face.

C'est dans ce vieux quartier que je tombai en arrêt devant la vieille églisette de Saint-Leu. Combien délabré, mais combien attirant ce spécimen du gothique du XVI^e siècle largement flamboyant. Le temps a donné sa coloration chaude, et si douce à l'œil, aux sculptures effritées, aux pierres aux angles usés, mais vierges de toute restauration.

Un autre bijou de couleur, c'est le logis le Roi. Il se dresse au fond d'une cour où nous mène un passage s'ouvrant à côté du n^o 59 de l'artère commerciale dénommée rue des Trois Cailloux. Malgré les mutilations et les transformations, il conserve son charme, ce délicieux échantillon de l'architecture gothique civile française de la Renaissance, construit en briques rouges et en pierres jaunes, et ses sculptures frustes ont une belle patine blonde.

De la rue des Trois Cailloux, la place Gambetta et la rue Delambre conduisent à l'Hôtel de ville, modernisé et insipide, derrière lequel se trouve le Beffroi. La massive base carrée de celui-ci supporte une tour ronde surmontée d'une coupole en forme de cloche à melon, couverte d'ardoises et coiffée d'un campanile terminé par une

flèche. Ces diverses parties, du XIV^e, du XV^e, du XVIII^e et du XIX^e siècles, forment un ensemble singulier.

Si la flânerie, par les rues d'Amiens, nous réserve peu de surprises, un monument nous retiendra longtemps, la célèbre cathédrale, un des plus admirables chefs-d'œuvre de l'art ogival, dont un juge particulièrement compétent a pu dire que, comme plan et comme structure, elle était l'église ogivale par excellence.

Bâtie en forme de croix latine, elle a 138 mètres de long sur 65 de large au transept; la hauteur des voûtes est de 44 mètres, celle de la flèche, qui s'élève au-dessus de la croisée, de 109 mètres. Elle fut commencée en 1220 sur les plans de Robert de Luzarches, qui mourut lorsque l'église sortait à peine de terre, et achevée sous la direction de Thomas et Renaud de Cormond; ce dernier la termina en 1288. Certaines parties telles que les deux tours n'ont été construites que plus tard. La flèche, entièrement en charpente recouverte de plomb, est une conception hardie d'un petit compagnon des environs d'Amiens, Louis Cordon, qui la finit en 1533.

La façade occidentale est une véritable merveille. Le rez-de-chaussée précédé d'un parvis est disposé en avant-corps et percé de trois porches richement décorés de sculptures. Il est surmonté de deux galeries composées l'une d'une série d'arcades ogivales géminées, l'autre d'une suite de niches abritant des statues colossales. La façade est couronnée par une rose magnifique, au-dessus de laquelle règne une galerie à jour. Les deux tours sont reliées par une galerie voûtée.

La façade sud a deux portails, dont l'un fort riche, et une rose représentant la roue de la fortune. L'abside offre une série d'élégants arcs-boutants, de la plus pittoresque perspective.

On a souvent décrit la cathédrale d'Amiens et vanté la richesse de sa décoration plastique. Une étonnante profusion d'ornements sculpturaux rehausse la façade principale, disposés en séries parallèles: des caissons, garnis de bas-reliefs, formant soubassement, soutiennent des colonnes portant des statues et se terminant par des voussures chargées de figurines. Les tympanes des portails sont ornés de vastes compositions représentant respectivement la glorification de saint Firmin, premier apôtre d'Amiens, le Jugement dernier, — avec au centre le fameux «beau bon Dieu», — et la vie de la Vierge.

Il importe de remarquer que, malgré son abondance, l'élément sculptural n'affaiblit pas l'effet de l'ensemble architectonique. C'est que les artistes qui manièrent ici le ciseau ont eu le souci d'écarter la recherche du détail pour se borner à dégager la représentation essentielle. On sent qu'ils n'ont pas voulu «figoler le morceau» mais, concourir, par la simplicité des moyens dont ils ont usé, à l'impression générale.

Certes, la restauration a sévi à Amiens, et bien des morceaux de sculpture perdent à être l'objet d'un examen détaillé qui fait sentir la froideur de certaines réfections. On sait que Viollet-le-Duc travailla ici de longues années.

Mais l'ensemble constitue un décor superbe qu'on ne se lasse pas de contempler et d'admirer.

Je me souviens d'une fin d'après-midi d'été où j'avais

longuement erré par les ruelles de la ville basse. Je n'avais atteint la cathédrale qu'après des zigzags et des détours sans nombre, par lesquels un cicerone artiste avait voulu aiguïser mon désir de voir la merveille. Et quand le monument m'apparut dans toute sa somptuosité, le soleil couchant répandait une poussière dorée sur la cathédrale, y semant, avec sa chaude et vibrante lumière, des ombres profondes, qui faisaient ressortir les détails de sa monumentale élégance.

Devant le poème architectural de Robert de Luzarches et de Thomas de Cormond, je ressentis à ce moment une impression indicible mais inoubliable...

L'intérieur aussi produit le plus grand effet : l'élévation des voûtes portées sur une forêt de colonnes élancées s'amincissant vers le haut, et que l'œil croit voir fléchir en une courbe émouvante ; la majesté des trois nefs aux harmonieuses proportions, éclairées par les superbes roses et les fenêtres imposantes ; le triforium que l'on peut rapprocher de la galerie à jour de la façade, tout cela forme un ensemble grandiose et nous remue invinciblement.

Quelques œuvres intéressantes sont à noter, telles que, dans la grande nef, ces impressionnantes tombes en cuivre des deux évêques fondateurs de l'église, Evrard de Fouilloy (1228) et Geoffroy d'Eu (1236), superbes productions de la fonte du XIII^e siècle.

Dans le mur de clôture du chœur, des hauts-reliefs retracent, à gauche, des épisodes de la légende de saint Firmin, à droite des scènes tirées de la vie de saint Jean-Baptiste. Adossé au maître-autel, le mausolée du chanoine Lucas (1628), par Blasset, avec l'*Ange pleureur* auquel les photographes et les éditeurs de cartes postales illustrées ont fait une réputation pour le moins exagérée. Les stalles du chœur, délicatement taillées, sont des plus curieuses à examiner de près ; l'œil est retenu par la finesse de l'exécution comme par la variété des sujets comprenant au-delà de 3.600 figures.

Dignes d'étude aussi les peintures murales du XV^e siècle, représentant les sibylles.

★ ★ ★

Le Musée d'Amiens a la chance d'être luxueusement installé dans un beau bâtiment, d'architecture sobre mais non dépourvue de grandeur, et d'être décoré, par surcroît, de superbes panneaux décoratifs de Puvis de Chavannes, qui constituent peut-être sa principale richesse artistique.

Cette chance, il la doit aux efforts persistants d'une association d'érudits locaux, la Société des antiquaires de Picardie, qui, par des loteries successives, parvint en trente ans, de 1852 à 1882, à recueillir les fonds nécessaires à la construction et à l'aménagement du Musée. Cette initiative et cette persévérance méritent d'être données en exemple aux sociétés similaires.

L'escalier d'honneur et une galerie spéciale sont occupés par les vastes compositions de Puvis de Chavannes : le *Travail*, le *Repos*, l'*Ave Picardia nutrix*, le *Ludus pro patria* ; puis la *Guerre* et la *Paix*, avec, sur les trumeaux entre les fenêtres de la galerie, la *Fileuse*, le *Moissonneur*, le *Porte Étendard* et la *Désolation*, sans compter des dessus de portes. Ces œuvres ont été en partie cédées par l'État, en partie données par l'auteur. Leur ensemble offre une occasion à peu près unique d'étudier Puvis et de se rendre compte du grand talent de ce maître décorateur,

si personnel par sa recherche de la synthèse allégorique, et par son parti-pris de coloration réduite au minimum afin de faire valoir toute la beauté des lignes.

À part ce morceau capital, la collection paraît plutôt pauvre dans ce luxueux local. Tout classement, d'ailleurs, en est malheureusement absent.

Les pièces intéressantes cependant n'y manquent pas, comme ces deux chasses de François Boucher, et ces deux autres de Carle van Loo, commandées pour les petits appartements de Louis XV à Versailles, et qui furent données à la ville d'Amiens par le premier Consul, en même temps que quelques autres toiles, à l'occasion du congrès de la Paix d'Amiens. Ravissant le portrait au pastel de La Tour (n^o 174) ; la figure pétillante d'esprit est traitée avec toute la délicatesse de touche de l'artiste ; à voir aussi le joli portrait de Gresset par Nattier.

Très intéressant le grand portrait allégorique de la duchesse Marie de Clèves (n^o 166), par le peintre liégeois, Gérard de Laïresse, signé et daté de 1671 ; mais est-on bien sûr que le modèle soit l'héroïne du célèbre roman de M^{me} de la Fayette, la touchante *Princesse de Clèves* ? D'après le catalogue, le *Docteur de village*, de David Teniers le Vieux (n^o 278), semblerait être le prototype de ce sujet souvent repris par Teniers le Jeune.

La galerie Lavalard, don de riches industriels de ce nom doublés de peintres-amateurs, contient près de trois cents tableaux, presque tous de petite dimension, où se remarquent beaucoup de morceaux de choix : parmi les Hollandais, le *Savetier* de Brekelenkamp (n^o 3) ; des Van Goyen, notamment le *Départ pour la pêche* (n^o 13), daté de 1655 ; des *Villages au bord de l'eau* de Salomon Ruysdael et de son fils ; une petite *Liseuse* délicieuse, attribuée par le catalogue à Frans van Mieris le Vieux (n^o 27), — comme Flamands, un portrait de l'archevêque de Harlay, par Ph. de Champaigne (n^o 79) ; l'*Exécution de Charles 1^{er}*, de Gonzalès Coques (n^o 110) ; des Craesbeeck ; une *Grande nature morte* de Snyders (n^o 110). Quelques Français charmants, comme le *Portrait de femme* de Nattier (n^o 181), les délicieux petits Chardin, parmi lesquels ses *Lapins de garenne* (n^o 139) d'un gris ravissant, des Fragonard délicats, et le *Jeune Savoyard* de Boilly (n^o 125). Enfin, dans les Espagnols, l'extraordinaire *Messe du pape Grégoire le Grand* de Ribera, datée de Naples, 1654, et un *Portrait d'homme* du Greco (n^o 216).

Le salon Notre-Dame du Puy contient quelques tableaux des plus curieux au point de vue de l'histoire de l'art local.

Notre-Dame du Puy d'Amiens était le titre d'une confrérie d'amateurs de poésie établie dans la cathédrale dès la fin du XIV^e siècle. Elle avait à sa tête un « maître », qui devait faire exécuter chaque année une peinture représentant la Vierge, patronne de la confrérie, le sujet de la pièce de vers mise au concours pendant l'année, plus le portrait du donateur, souvent accompagné de ses parents et amis.

Cette coutume, tout-à-fait particulière, et dont l'existence est certaine depuis 1452 jusqu'au XVIII^e siècle, avait transformé la cathédrale en un véritable musée. Elle aurait fourni une documentation unique sur une école de peinture déterminée, si la série des œuvres avait été conservée intacte. Mais l'encombrement devint tel au commence-

ment du XVIII^e siècle, que le chapitre de la cathédrale fit vendre la plupart des tableaux. Ce sont les épaves de cette collection que nous voyons ici, et si leur valeur esthétique est assez mince, on ne saurait méconnaître leur intérêt historique.

La plus grande partie des peintures sont à l'étage, le rez-de-chaussée du Musée étant réservé à peu près entièrement à la sculpture et aux collections archéologiques. Cette dernière section attend malheureusement encore un catalogue qui en facilite la visite. Elle semble riche en monuments lapidaires, en fragments sculpturaux, en meubles anciens, en faïences, etc. Mais le temps restreint dont je disposai pour la parcourir me permit tout au plus d'en constater l'abondance et l'intérêt. C'est en enviant les archéologues picards qui peuvent l'étudier à loisir et en détail, que je quittai à regret le Musée.

VI.

La Vallée de la Somme, d'Amiens à Abbeville

C'est un charmant trajet que celui d'Amiens à Abbeville, à travers l'ancien comté du Ponthieu, dont les princes furent puissants.

Le chemin de fer côtoie la Somme. Tandis que sur la gauche s'étagent des villages qui furent des villes, la droite offre des prairies, des tourbières peu à peu gagnées à l'agriculture, et des mares: dans les moires des grandes flaques d'eau, où les nénuphars piquent leurs notes claires, nagent les canards sauvages qui ont valu aux pâtés d'Amiens une si juste renommée.

Depuis des temps reculés, on constate ici la présence des volatiles à la chair parfumée. On sait que parmi les nombreuses corvées que les paysans devaient jadis au comte du Ponthieu se trouvait notamment une grande chasse annuelle aux canards et autre gibier d'eau. Elle avait lieu au mois de juillet et consistait en une immense battue dans les étangs: rangés en ligne, les paysans nus entraient dans l'eau et s'avançaient en la frappant de bâtons, de manière à repousser les oiseaux vers des filets tendus de distance en distance. La chasse terminée, le produit en était porté à Abbeville, et la journée finissait par une réjouissance populaire.

Après Ailly et sa vieille église en pierre, voici la jolie église de Picquigny, et la masse imposante d'un ancien château en ruines. C'est à Picquigny que fut signé en 1475 un traité entre Louis XI et Edouard IV. L'histoire a conservé le souvenir de cette entrevue où la défiance des deux monarques avait accumulé les précautions destinées à sauvegarder leur personne: au témoignage des chroniqueurs, ils avaient l'air d'être dans une cage aux lions, et c'est à travers des barreaux qu'ils se saluèrent. Le château remplaça au XVII^e siècle le premier burg détruit par le Téméraire; de sa terrasse on a, sur les lacets de la Somme, un joli coup d'œil dont Madame de Sévigné parle dans une de ses lettres.

Le village même est très pittoresque: sur ses sentes dévalant en zigzag de la colline, s'échelonnent capricieusement les maisonnettes rustiques à lambourdes apparentes. C'est un endroit délicieux qui rappelle nos Ardennes.

Au sortir de la gare de Picquigny, une vue charmante

sur un coin de rivière ombragé. Qu'il ferait bon s'arrêter ici, et explorer pédestrement les richesses ignorées de cette région prometteuse d'aspects ravissants...

Des chaumières en torchis, recouvertes de toiles rouges, puis Hangest, très attirant avec son clocher roman.

Une église, intéressante également par ses parties anciennes, signale Longpré, important jadis si nous en croyons Froissart: l'annaliste raconte comment, au début de la guerre de Cent ans qui éprouva si cruellement le Ponthieu, les Anglais brûlèrent Longpré, «où il y a bonnes chanonneries et riche ville, et moult de biaux hostels». Au milieu d'un pays particulièrement riche naguère en reliques, l'église de Longpré s'enorgueillissait de posséder du sang de Jésus-Christ, des cheveux et du lait de sa mère.

Si nous rappelons ce détail, c'est que cette abondance de reliques n'est peut-être pas étrangère à l'importance architecturale des temples de la région: elle provoquait des pèlerinages auxquels participaient de nombreux fidèles, des foules auxquelles il fallait permettre la prière dans de vastes vaisseaux, — en même temps qu'elle suscitait de généreuses donations facilitant les constructions grandioses.

À quatre kilomètres de Longpré se trouve un camp romain, le plus remarquable de France, dit-on.

Encore un joli village, Fontaine, puis Pont-Remy, qui eut beaucoup à souffrir de Philippe le Bon, et que l'industrie a, d'ailleurs, complètement modernisé, — et nous voici à Abbeville, dont nous avons aperçu, à droite, les tours de Saint-Wulfran.

VII.

Abbeville

Siège de la cour du Ponthieu, Abbeville eut à subir tous les contre-coups de la lutte séculaire que la France et l'Angleterre se livrèrent pour la possession de ce petit pays.

De la gare, une voie, successivement appelée avenue de la Gare, rue Saint-Jean des Prés et rue Saint-Wulfran, mène en ligne droite, en traversant la Somme canalisée, puis un bras de la Somme, à la collégiale de Saint-Wulfran.

C'est un des plus remarquables spécimens du gothique flamboyant, où éclate et brille toute la richesse de ce style somptueux et magnifique. La construction est malheureusement inachevée; commencée en 1488, sous Louis XII, la nef se termine brusquement par un chœur banal du XVII^e siècle. L'aspect architectural de l'intérieur, alourdi par les poutres et les ancrages destinés à étayer les voûtes chancelantes, ne procure aucune émotion.

Par contre, la façade est admirable. Ces tours d'un si beau jet, aux deux étages percés de doubles fenêtres d'un tracé remarquable, et au milieu desquelles s'ouvre une large baie dont les meneaux supportent une rose luxuriante; ces élégantes galeries avec les dentelles de leurs balustrades ajourées; et surtout ces trois porches, couronnés de frontons triangulaires et entièrement ouvragés, où le ciseau du sculpteur a prodigué les ornements, tout cela constitue une caractéristique et inoubliable manifestation du génie puissant, de l'inépuisable imagination des maîtres

du gothique fleuri. Je revois notamment ce magnifique porche central, dédié à la Vierge, avec sa porte sculptée, où se lit cette poétique inscription :

«Vierge aux humains la porte d'amour este».

Souvent encore, en nous promenant dans la ville, nous nous retournerons vers la collégiale qui nous offrira plus d'un aspect séduisant, telle la vue colorée de l'angle de la rue des Lingers et de l'Hôtel de ville.

À l'intérieur de Saint-Wulfran, nous notons, dans la première chapelle, à gauche, un retable intéressant en pierre sculptée et peinte, la Nativité; dans la deuxième chapelle, un autre retable digne d'attention représente le Jugement dernier; derrière le maître-autel, une curieuse prédelle, à trois compartiments, sur fond doré; dans la nef droite, un bel églomisé daté de 1575. À l'entrée du chœur, des chapiteaux qui ne laissent pas de nous intriguer; leur forme qui semble romane paraît indiquer qu'ils sont de rempli.

En continuant la rue Saint-Wulfran, nous arrivons en quelques instants à la jolie place de l'Amiral Courbet, où, au milieu d'une série charmante de pignons anciens, se dresse le monument du célèbre amiral, originaire d'Abbeville; c'est un beau groupe de marbre blanc, de grande allure, dû à la collaboration des sculpteurs Mercier et Falguière.

Prenant, à droite, la rue Saint-Gilles, où nous rencontrerons une charmante maison Louis XVI, et d'amusants toits à tabatières, nous atteignons l'église Saint-Gilles, dont les portails flamboyants s'accolent à une tour sans grand caractère; intérieur polychromé.

De l'église Saint-Gilles, la rue du Prayel conduit à la rue de la Tannerie, où se voit la maison dite de François I^{er}, parce que ce roi y logea suivant la tradition. La façade sculptée et décorée de grotesques est d'un joli aspect; mais il faut pénétrer dans la cour pour voir la partie la plus artistique de l'habitation, ce coin si pittoresque où les végétations folles se marient aux fantaisies originales et imprévues du constructeur. Rien n'est plus charmant, notamment, que cette porte surchargée d'ornements, encadrée de rinceaux, et surmontée d'une niche flamboyante où nous sourit une Vierge portant l'Enfant Jésus. Cette profusion étonnante de sculptures, ce véritable travail de fée atteste la perfection atteinte en Picardie par la boiserie sculptée, à l'époque où cet art délicat a produit les stalles du chœur d'Amiens.

Retraversons la rue Saint-Gilles, à laquelle nous a ramené la rue du Pont de Boulogne, pour aller, dans la rue Boucher de Perthes, visiter le musée de ce nom.

On sait que Boucher de Perthes (1788-1868) fut le précurseur de l'étude de l'âge de la pierre en France; beaucoup de ses théories ont vieilli aujourd'hui, mais il lui reste l'honneur d'avoir, par ses découvertes et ses publications, défriché un champ d'études jusqu'alors négligé. En mourant, il légua à l'État ses importantes collections d'antiquités préhistoriques et gallo-romaines, qui constituent le noyau du beau musée de Saint-Germain-en-Laye.

À Abbeville, où il vécut longtemps, il laissa son hôtel avec tout ce que celui-ci contenait. Et, dans cette maison particulière devenue musée, c'est, depuis le rez-de-

chaussée jusqu'aux combles, un amas confus où s'entasse tout le bric-à-brac qu'a pu récolter une vie de collectionneur. Le bon y coudoie le mauvais, l'objet intéressant s'y rencontre à côté de la puérilité. Ainsi la plupart des tableaux sont de très mauvaises copies; mais parmi les meubles, se voient de beaux bahuts picards, une riche suite de bois sculptés; dans les séries de porcelaines et de faïences, on peut relever aussi nombre de pièces rares, et il y a plusieurs objets préhistoriques précieux. Par un scrupule touchant, le bureau de Boucher de Perthes est resté tel qu'il était au moment du décès de l'érudit: l'encrier est ouvert, la plume prête, et une feuille blanche attend sur le pupitre. Il y a là quelque chose d'impressionnant. Dans le silence et la solitude de ce musée désert, nous avons presque l'air d'un maraudeur, et il semble que, par la porte entr'ouverte, va nous apparaître la tête effarée du collectionneur, tout en émoi de voir chez lui un intrus...

Nous nous dirigeons vers la place Saint-Pierre, où se dresse la statue en bronze du musicien Lesueur (1760-1837), maître de chapelle de Napoléon, dont les opéras eurent leur heure de célébrité sous l'Empire, — et nous allons voir le musée d'Abbeville et du Ponthieu. Au rez-de-chaussée, des objets de fouilles, des antiquités romaines, gallo-romaines et médiévales. Puis des tableaux anciens et modernes, ensemble médiocre, mais où brillent une merveilleuse sanguine, dans laquelle le graveur Mellan s'est représenté avec toute sa grâce primesautière, — et le délicat portrait de Lépicié, peint par lui-même. Au premier étage, un cabinet d'histoire naturelle; au second, une précieuse collection d'œuvres de graveurs abbeillois.

Il semble qu'au XVII^e et au XVIII^e siècles, la petite ville ait été une pépinière véritable d'artistes du burin, et on ne peut que louer les efforts diligents de ceux qui ont réuni et classé ici les estampes de Claude Mellan (1598-1688), cet interprète admirable de vérité, qui est le premier représentant, comme date et comme art, de cette école abbeilloise; de J. Lenfant (1615-1674), Fr. de Poilly (1622-1693), G. Lefilleul (1644-...), J. Daullé (1703-1763), J.-J. Flipart (1719-1782), J. Beauvarlet (1731-1797), J.-C. Levasseur (1734-1816), J. Danzel (1737-1809), V. Picot (1744-1802), F. Dequevauviller (1745-1817), J.-M. Delattre (1748-...). Th. Gaugain (1748-...), Ch. Macret (1751-1781).

Dans une dépendance des locaux du musée du Ponthieu, derrière lequel s'étend un adorable jardin, est conservée la bibliothèque communale fondée dès 1685 et comprenant environ 40.000 volumes, dont une centaine d'incunables. Elle possède 328 manuscrits, parmi lesquels un précieux évangélaire de la fin du VIII^e siècle, dit de Charlemagne, parce qu'il aurait été donné par cet empereur, en 800, à l'abbaye de Saint-Ricquier. On y trouve aussi une belle suite de reliures estampées et armoriées, des plus intéressantes pour l'histoire de la décoration extérieure du livre.

Tout près d'ici, l'église du Saint Sépulcre, du XV^e siècle, fort restaurée et d'intérêt minime.

En nous rendant à l'Hôtel de ville, nous admirons rue des Teinturiers, n^{os} 25-29, un bel ensemble de maisons anciennes, et nous pénétrons dans la cour du n^o 27 pour voir des sculptures du XVII^e siècle. L'église Saint-Jacques,

moderne, est inachevée.

Une tourelle d'angle à encorbellement, voilà tout ce qui reste de l'ancien hôtel de ville où se réunissaient les bons échevins d'autrefois. C'étaient de singuliers magistrats que ces échevins qui s'étaient octroyé le droit d'aller déguster chez les brasseurs la bière de chaque brassin nouveau, afin de s'assurer que le breuvage était sain et propre à la consommation. Ils souffraient souvent, semble-t-il, de la soif immodérée et de l'amour un peu excessif de la bonne chère que l'on reproche aux Picards, mais qui étaient aussi, il faut le reconnaître, les péchés mignons de nos édiles flamands. Les comptes communaux, ces enfants terribles de l'histoire des cités, nous apprennent que les échevins abbevillois banquetaient ou humaient le piot à tout propos, à l'occasion des réunions délibérantes comme au retour des funérailles d'un collègue défunt. Et nous savons même qu'un jour, après avoir constaté un délit de chasse et confisqué les lapins braconnés, ils s'en furent aussitôt à l'hôtel de ville, où les pièces à conviction furent transformées en une savoureuse gibelotte.



Au fond de la cour se dresse le bloc massif du Beffroi, du XIII^e siècle, dont le mur postérieur est remarquable par le beau tapis de lierre qui l'a envahi.

Une plaque en bronze, encastrée dans une muraille, rappelle ici l'action héroïque d'un bourgeois d'Abbeville, Ringois, qui, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre, Edouard III, fut jeté dans la mer du haut de la tour du château de Douvres où il avait été conduit.

Près de l'hôtel de ville, nous admirons une jolie série de maisons du XVII^e siècle. En flânant par la rue de la petite halle de la Boucherie et la rue de la Boucherie, nous apercevons encore un autre ensemble, un peu plus ancien : façades de bois sculptées, auxquelles s'accroche la vigne vierge, et où nous captiverons mille détails curieux tels que ce motif de corniche, un bois noué avec guirlande, et une statuette de saint Nicolas à l'angle.

Tout Abbeville est ainsi plein de constructions anciennes, qui ont parfois grand caractère comme, dans l'impasse Barbafust, les débris du refuge de l'abbaye du Gard, du XIII^e siècle, connus sous le nom de maison des Templiers.

Les ruelles, étroites et irrégulières, offrent surtout quantité de pignons de bois, aux étages en surplomb et aux toits se rejoignant dans une silhouette de décor d'opéra. Il est doux de s'y promener lentement, et de goûter, tout à loisir, le charme de rencontrer à chaque pas ces vestiges attirants de l'art d'autrefois, auxquels certaines heures prêtent la poésie magique de leur lumière dorée.

VIII. Saint-Riquier

Primitivement, Saint-Riquier s'appelait Centule ; il est mentionné en 590 sous ce nom qu'un moine ingénieux du moyen âge voulut dériver des cent tours qui auraient flanqué ses murailles :

Turribus a centum Centula nomen habet.

Quoi qu'il en soit, c'était, de haute antiquité, le siège d'un monastère bénédictin, des plus puissants déjà sous le règne de Charlemagne, et Abbeville, dont Saint-Riquier est distant de treize kilomètres, n'en était qu'une dépendance ; *abbatis villa*, la ville de l'abbé.

L'abbaye fut reconstruite au XVIII^e siècle ; un séminaire est installé dans les bâtiments, sans intérêt, de cette époque. L'église est un beau spécimen, admirablement conservé, du style ogival flamboyant. Vendue comme bien national en 1791, elle fut rachetée en 1822, par le curé Padé, pour devenir l'église paroissiale, et elle échappa ainsi à la destruction dont elle était menacée.

C'est le quatrième sanctuaire depuis la fondation de l'abbaye : le premier fut bâti du vivant de saint Riquier, le deuxième sous Charlemagne, et le troisième au XII^e siècle ; détruit par un incendie en 1407, ce dernier fit place à l'édifice actuel, dont la construction occupa les premières années du XVI^e siècle ; par une chance rare, il put être terminé complètement, tandis qu'ailleurs on entreprenait tant de monuments religieux destinés à rester inachevés.

Quand de la gare on arrive, après une dizaine de minutes de marche, sur la grand-place de la bourgade jadis si importante, c'est un étonnement de voir se dresser cette masse architecturale, dont la pierre est d'une belle tonalité blanc crème.

Au-dessus d'un grand portail accosté de deux portails plus petits, et couronné d'un fronton triangulaire, se prolonge la tour carrée, haute de 50 mètres, percée de deux fenêtres et terminée par une plateforme à balustrade.

Tout ce frontispice est décoré de statues, dont l'ensemble forme comme une histoire abrégée de la religion ; au haut, c'est, d'une part, Adam et Ève, et, de l'autre, Moïse et Aaron, que domine un Christ colossal, tenant de la main droite la croix rédemptrice ; dans le triangle du fronton, la Vierge entre Dieu le Père et Jésus-Christ, au-dessus desquels plane la colombe, symbole du Saint-Esprit. Plus bas, voici des scènes du Nouveau Testament, les douze apôtres, etc. Enfin, dans le tympan du portail principal, l'arbre de Jessé ; ce portail est encore orné de nombreuses statues de saints, plus particulièrement vénérés dans la région ; à droite de la grande porte, on montre aussi une figure de chevalier qui doit représenter le roi François 1^{er}, sous le règne duquel l'église fut bâtie.

Le vaisseau présente à l'intérieur trois nefs, un transept, et un chœur entouré d'un déambulatoire et clôturé par



une grille; l'ensemble est d'un beau dessin. Les chapiteaux des colonnes qui soutiennent les arcades sont remarquablement ouvragés de motifs empruntés surtout à la flore. D'une façon générale, l'ornementation est riche et originale. Au XVII^e siècle, un des abbés de Saint-Riquier, Charles d'Aligre, entreprit de sculpter lui-même les nervures de la voûte des bas-côtés; ce travail curieux fut interrompu par la mort de l'abbé-artiste.

Nous avons noté, dans la chapelle des fonts baptismaux, un beau polyptyque en albâtre, à cinq compartiments, représentant des épisodes de la vie de Jésus-Christ; dans la chapelle Saint-Angilbert, qui suit, cinq statuette intéressantes: Sainte-Véronique, Sainte-Hélène, Saint-Benoît, Saint-Vigorius et Saint-Riquier. La chapelle absidiale, dédiée à la Vierge, est de structure élégante et offre une jolie série de statues de saintes. Enfin, dans la chapelle de la trésorerie, des fresques du XVI^e siècle illustrent la vie de saint Riquier; au-dessus régnaient deux grandes compositions, représentant la légende *des trois morts et des trois vifs*, sorte de danse macabre; les peintures sont accompagnées d'inscriptions en vers français. Dans le sanctuaire, autour duquel sont disposées des châsses-reliquaires, le maître-autel est surmonté d'un Christ en bois, qui passe pour être un des chefs-d'œuvre de François Girardon, le célèbre sculpteur de Louis XIV.

De l'autre côté de la place du village, s'élève le Beffroi du XIV^e siècle, solide bloc de pierre, carré, cantonné de quatre tourelles octogonales. Le monument a de l'allure et atteste l'ancienne splendeur de Saint-Riquier. Il en est de même des tours et des vestiges de murailles de la vieille enceinte.

Le touriste, ignorant des annales de la petite ville, doit

être bien surpris de rencontrer ici ces vénérables et pittoresques débris, témoins évocateurs du passé important de la localité aujourd'hui déchue. Nous avons passé une après-midi charmante à les retrouver, en suivant, à travers les cultures et les jardins, le tracé, parfois interrompu, des anciennes fortifications, et nous avons découvert quantité de coins ravissants, où les ruines se marient aux végétations pour le plus grand plaisir des yeux.

IX.

Le Littoral, de Saint-Valéry à Boulogne

Après avoir quitté Abbeville et franchi la Somme, le chemin de fer se dirige vers le littoral. Bientôt, nous apercevons la ligne noire d'une longue estacade, barrant le vaste estuaire de la Somme, presque complètement à sec, à cette heure de marée basse; autour de la baie s'étalent en amphithéâtre Saint-Valéry et le Crotoy. À la station de Noyelles, descendent des touristes qui se rendent aux plages nouvelles de Cayeux et du Crotoy. Puis se déroule la plaine de Marquenterre, conquête de l'homme sur la mer: chevaux et bestiaux paissent dans ces vastes polders, où se posent parfois des vols de corbeaux, et qui rappellent certains paysages de Zélande.

Après Ponthoile, voici Rue, jadis port de mer; elle possède un vieux beffroi flanqué de tourelles à toitures pointues comme le clocheton qui le termine; la jolie silhouette blanche s'aperçoit au travers des arbres, en sortant de la gare. La station de Quend-Fort-Mahon dessert les villégiatures de ce nom, de création récente.

La voie coupe l'Authie, dont la baie est masquée par des rideaux de verdure, et quitte le département de la Somme pour entrer dans celui du Pas-de-Calais. Elle longe désormais de plus en plus le littoral, et la Manche se devine derrière le cordon jaune et vert des dunes apparaissant par intervalles.

Deux stations à noms bizarres: Conchil-le-Temple et Rang-du-Fliers-Verton, qu'un embranchement relie à Berck, où plusieurs hôpitaux sont spécialement affectés aux enfants.

Puis, après de jolies vues sur la forêt du Touquet et l'estuaire de la Canche, l'agglomération d'Étaples, dominée par une église offrant des parties anciennes; tout au bout de l'horizon, les phares du Touquet et d'Étaples. Près d'ici, Paris-Plage, que Villemessant, le célèbre journaliste du Figaro, lança naguère et qu'il baptisa «l'Arcachon du Nord». Longeant l'estuaire de la Canche, au milieu de dunes où des pins maritimes parviennent à pousser, nous arrivons à Dannes-Camiers, d'où se voient les plages de Saint-Gabriel et de Sainte-Cécile.

Nous disons adieu aux dunes, très hautes en cet endroit et qui doivent atteindre cent mètres. Le chemin de fer, en effet, s'enfonce dans les terres, et, après avoir dépassé de vastes établissements tout saupoudrés de la poussière grise qui fait de loin reconnaître les fabriques de ciment, il gagne Boulogne par la vallée de la Liane, où s'échelonnent, depuis Pont-de-Briques, de nombreuses usines: hauts-fourneaux, fabriques de produits réfractaires, etc.

À la sortie de la gare de Boulogne, située dans le faubourg industriel de Capécure, nous voyons s'étendre devant et autour de nous, le beau panorama formé par le

port, la ville basse et la ville haute qui composent la cité accrochée aux flancs d'une haute colline.

Le port est protégé par deux longues jetées, but de promenade favori de ceux qui s'intéressent au va-et-vient si pittoresque des villes maritimes. Boulogne est le point de départ d'une série de lignes de navigation, dont la plus importante est celle qui la relie à Folkestone et permet de passer, en une heure, de France en Angleterre. Aussi peut-on, des estacades, assister à l'arrivée et au départ de nombreux steamers. Mais plus attirant encore est le mouvement du monde des pêcheurs qui composent ici le tiers de la population et font de Boulogne le premier port de France.

Si vous aimez les marins, vous en trouverez ici d'une race vigoureuse, et vous pourrez admirer des gars solides et de belles filles, dont les traits énergiques sont encore accentués par le noir luisant de la chevelure.

Il faut les voir, les *matelotes* boulonnaises, le dimanche : parées de longues boucles d'oreilles tirebouchonnantes et d'une mignonne croix, elles se promènent bras dessus bras dessous, la taille serrée dans un châle à fleurs, et coiffées du grand bonnet blanc tuyauté, le «grand soleil», qui auréole leur figure où fleurit le franc sourire des natures saines...

Des deux côtés du port se déroulent en pente douce des plages de sable fin. Les baigneurs élégants occupent celle de l'Est, contiguë au Casino, et le long de laquelle règne une large digue-promenoir, aux terre-pleins gazonnés et fleuris ; derrière la digue, et la continuant, le boulevard Sainte-Beuve adosse aux falaises ses hôtels luxueux. La plage est plutôt petite en comparaison des majestueuses plaines de sable de nos stations balnéaires belges, Blankenberghe par exemple, — mais elle offre pour nous un cachet tout particulier à cause des falaises qui, depuis la pointe du cap Gris-Nez, ceinturent la côte de leur solide muraille de rochers.

La plage de l'Ouest, très à l'écart, est beaucoup moins fréquentée et plus démocratique.

Nous traversons rapidement la ville basse, commerçante et affairée, anglaise d'allures et même de langage, — et nous nous rendons directement à la place Dalton, où commence la pente très forte de la Grande Rue menant à la ville haute, qui est en même temps la ville ancienne. Sur la place, l'église Saint-Nicolas très remaniée ; elle possède, à l'intérieur, un important Chemin de croix du peintre anversoïis Frans Vinck.

En montant la Grande Rue, nous arrivons bientôt au Musée, dont la création remonte à 1825, et qui est exceptionnellement riche. Le bâtiment où il est installé est celui de l'ancien séminaire édifié en 1731. Au milieu de la cour, le buste de l'abbé Haigneré, historien du Boulonnais (1824-1893).

Au rez-de-chaussée, une remarquable série d'objets romains et gallo-romains : autels, monuments funéraires, aux inscriptions importantes, notamment celles qui concernent la flotte britannique, dont *Bolonia* était le port d'attache ; colonnes, fragments divers, tessons donnant une suite nombreuse de marques de potiers, etc. Parmi les objets ne datant pas de cette époque, je relève une belle tombe en marbre noir du XII^e siècle.

À l'étage, un cabinet de minéralogie et d'histoire naturelle occupe l'aile droite, tandis qu'à gauche se succèdent des vitrines remplies de souvenirs intéressants : antiquités préhistoriques, égyptiennes, grecques et romaines, franco-mérovingiennes, médiévales. Voici d'abord une rarissime série de verres romains ornés, parmi lesquels une curieuse caricature de femme et un Janus bifrons. La collection égyptienne, due à Mariette-Bey, un enfant de Boulogne, comprend notamment la momie d'un mort inconnu qui usurpa, dans ses deux sarcophages décorés de peintures, la place d'un prêtre d'Osiris du dix-huitième siècle avant notre ère. La collection grecque n'est pas moins importante et renferme plusieurs pièces de première valeur : une amphore où un peintre attique du VI^e siècle, que l'on croit être Exekias, a figuré le suicide d'Ajax, et une autre amphore à figures noires sur fond rouge : Hercule et les oiseaux de Stymphale ; les vases noirs avec sujets en rouge sont généralement plus récents, et remontent seulement à la seconde moitié du V^e siècle, suivant les indications du livret-guide très pratique que l'on vend à l'entrée du musée.

La petite galerie de tableaux est insignifiante.

Le deuxième étage du Musée est occupé par la bibliothèque communale, composée de 65.000 volumes imprimés et de 305 manuscrits, dont le plus ancien est écrit en onciale du VII^e siècle (n^o 32).

Nous reprenons l'ascension de la Grande Rue, qui aboutit à un square planté en face de la sous-préfecture ; au milieu du jardin, un buste en bronze d'Henri II, par David d'Angers, commémore probablement le rachat de la ville aux Anglais, par ce roi, en 1550.

Résistant à la tentation de nous engager sous les ombrages du boulevard Mariette, orné du monument du célèbre égyptologue, nous inclinons à droite, et, par la porte des Dunes, nous pénétrons dans la ville haute. Elle est encore entièrement ceinte de ses remparts du XIII^e siècle : la porte massive, à triple baie, sous laquelle nous passons, date de 1231.

À quelques pas, les bâtiments modernes du Palais de Justice, l'Hôtel de ville (XVIII^e siècle), et son vieux Beffroi du XIII^e siècle, cantonné de tourelles, avec un couronnement du XVII^e.

La rue de Lille nous mène à l'église Notre-Dame, vaste monument bâti de 1827 à 1866 en style gréco-romain, et dont le dôme imposant se termine par une assez malencontreuse lanterne, abritant une Vierge colossale. À l'intérieur, un riche maître-autel en marbre, orné de bronzes et mosaïques, travail italien, luxueux et décoratif, mais froid. L'église est le siège d'un pèlerinage célèbre depuis le moyen âge. L'image de Notre-Dame de Boulogne, brûlée pendant la tourmente révolutionnaire, passait pour être l'œuvre de saint Luc lui-même, et pour être arrivée toute seule d'Orient, dans un bateau sans voiles et sans navigateurs. Elle jouissait d'une vénération particulière : Philippe le Bon lui donna les drapeaux qu'il avait pris aux Gantois, et Louis XI lui fit hommage de vassal.

Les rues du Château et de Bernet conduisent à la vieille forteresse du château, dont la masse imposante est actuellement occupée par des casernes d'artillerie. Cela ne nous empêchera pas de nous faufiler dans la cour intérieure pour y voir deux remarquables fenêtres à

colonnes, du XIII^e siècle.

En nous promenant le long des remparts, nous verrons encore la porte de Calais, reconstruite en 1632. Rien n'est suggestif comme d'errer dans cette antique enceinte. Les ruelles désertes nous font revenir sans cesse vers les majestueux remparts, aux ormes séculaires, et d'où l'on jouit de points de vue superbes.

Le silence impressionnant contraste violemment avec la cohue joyeuse de la ville balnéaire, où nous ramène un tram électrique qui n'a pas trop de tous ses freins pour ne point patiner à la descente, vertigineuse par moments, de la Grande Rue.

Et c'est au bord de la mer que nous finirons la journée. Pour être ami des vieilles pierres, et friand de curiosités archéologiques, on n'en goûte pas moins le charme puissant de la grande passionnée; c'est avec délices que l'œil en contemple les aspects éternellement changeants, tandis que les poumons aspirent librement l'air pur, aux réconfortantes senteurs marines.

X.

Saint-Omer

La région comprise entre Boulogne et Saint-Omer est constituée par un massif de collines qui lui donne un aspect fort pittoresque.

Après Pont-de-Briques, se voit sur la gauche, avant d'arriver à Hesdigneul, une vieille ferme flanquée de quatre tourelles d'angle. C'est le *Manoir*, ancien château seigneurial du XV^e siècle, transformé en exploitation rurale.

On suit la jolie vallée verdoyante de la Liane jusque près de Samer, en passant par Carly. La voie du chemin de fer contourne la colline sur laquelle s'étale Samer, avec les ruines de son antique abbaye bénédictine, et monte, monte, en nous découvrant à gauche, un superbe panorama.

La petite ville industrielle de Desvres fabrique du ciment ainsi qu'une faïence connue, au décor original; Lottinghem, où nous jouirons encore d'un très beau coup d'œil, est le siège de l'extraction des utiles phosphates.

Après avoir atteint le point culminant du haut plateau du Boulonnais, à plus de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, nous redescendons, par des tranchées, vers Nielles, dont le village s'aperçoit tout au fond de la vallée, à droite, groupé autour de son ancienne église. Nous continuons à descendre en longeant la vallée du Bléquin, par un pays riant, jusqu'à Lumbres où nous croisons la ligne de Saint-Pol à Calais.

Nous suivons maintenant la vallée de l'Aa en passant par Esquerdes, qui possède aussi une église ancienne; — Wizernes, dont l'agglomération a du cachet; sur la droite, des carrières de marne; — Blendecques, et Arques où se voit la bizarre silhouette de l'ascenseur des Fontinettes sur le canal de Neuf-Fossé.

Ce canal relie Aire à Saint-Omer et donne ainsi à la région minière et industrielle du Nord une communication directe avec Calais, et la mer. Sur cette route très fréquentée par la batellerie, les nombreuses écluses d'Arques occasionnaient une perte de temps considérable. Afin d'y remédier, on construisit, en 1883-1887, le gigan-

tesque ascenseur, qui peut enlever deux bateaux à la fois et leur faire franchir les écluses.

D'Arques s'aperçoivent les imposantes tours de Saint-Omer, où nous arrivons bientôt en passant presque sous la tour de Saint-Bertin.

La gare est, située en dehors de l'agglomération urbaine. Par la porte de Dunkerque, sous laquelle coule l'Aa, et que surmonte un campanile à horloge où *Mathurin*, un petit bonhomme à grand chapeau, frappe les heures, — nous pénétrons dans la calme petite ville. Ses larges rues tranquilles sont bordées de banales maisons modernes; mais il s'y conserve quelques monuments dignes d'attention.

La longue rue de Dunkerque aboutit à la Grand-Place où se dresse un insignifiant hôtel de ville du XIX^e siècle. Il abrite, outre les services communaux et un riche dépôt d'archives, le théâtre et une galerie de tableaux, modernes pour la plupart, d'une importance très relative

Un musée archéologique est installé dans l'hôtel du Baillage (XVIII^e siècle), au côté Nord de la Place. Nous y remarquons de beaux fragments de mosaïques, de grand carreaux incrustés du XIII^e siècle, et, à côté de sculptures contemporaines, une abondante série de tombeaux en pierre, provenant surtout de fouilles faites à l'abbaye de Saint-Bertin en 1843-1846. Au premier étage, des armes et des objets divers; des vases grecs, italo-grecs, étrusques, romains, gallo-romains et mérovingiens. Avec les verriers, les faïences occupent une salle spéciale où nous relevons, soigneusement classés dans les vitrines, des spécimens choisis des ateliers du pays: Saint-Omer — fond bleu à décor blanc —, Aire, Desvres, Douai, Hesdin, etc. Puis ce sont des bronzes et autres objets de fouilles, des ustensiles variés, etc. La remarquable collection de monnaies et médailles est un legs du comte de Hamel-Bellenglise. Enfin un cabinet d'histoire naturelle occupe le second étage.

Le musée archéologique, fort à l'étroit dans son local actuel, va être transféré, avec le musée de peinture, dans l'ancien hôtel du marquis de Bertout, rue Carnot.

Tout près de la Grand-Place, on a créé, sur une partie des anciennes fortifications, à côté du champ de manœuvres, un beau parc public au tracé pittoresque.

Après être revenu sur nos pas pour voir l'église du Saint-Sépulcre, du XV^e siècle, qui possède une *Mise au tombeau* de Gaspard de Crayer, en bien mauvais état, nous irons, par le marché aux Poissons, jeter un coup d'œil sur le musée Henri Dupuis, dans la rue de ce nom: objets d'art, meubles, mais surtout coquillages variés en forment le fond.

Gagnons la place Victor Hugo, au fond de laquelle une fontaine monumentale s'adosse à l'ancien hôtel Sainte-Aldegonde; puis par la rue des Tribunaux, où se trouve l'ancien Evêché bâti par Mansart à la fin du XVII^e siècle, et transformé en Palais de Justice, arrivons à l'église Notre-Dame, jadis cathédrale.

Elle fut commencée dès le XI^e-XII^e siècle, mais sa construction occupa toute l'époque ogivale: le portail méridional, le chœur avec le déambulatoire et les chapelles absidiales sont du XIII^e siècle; les dernières travées du transept Nord du XV^e, la tour Ouest de 1499, et c'est au

commencement du XVI^e siècle seulement que furent terminés les travaux.

De l'extérieur, la partie la plus belle est le portail Sud formé d'une arcade ogivale surmontée d'un gable; d'élégantes colonnettes soutiennent les voussures décorées de figurines abritées sous des baldaquins. Les montants de la porte sont ornés de statues et sur le tympan est figuré le Jugement dernier. Cette riche décoration sculpturale a été partiellement restaurée de nos jours.

À l'intérieur, l'église présente un vaisseau imposant, de belles proportions. En forme de croix latine, elle est formée de trois nefs, dont la grande a sept travées; le chœur, orné d'un triforium, est entouré d'un déambulatoire; les chapelles latérales sont clôturées par des marbreries de couleur du XVII^e siècle.

Ce qui rend la visite de Notre-Dame particulièrement intéressante, c'est le grand nombre de monuments funéraires qui y sont conservés, et qui en font un curieux musée lapidaire.

En commençant par la droite, voici une tombe à trois personnages de 1415, puis la superbe dalle du chanoine Symon Bocheux († 1462) en pierre bleue incrustée de marbre blanc et de cuivre, et le grandiose et impressionnant groupe du XIII^e siècle, connu sous le nom de *grand dieu de Théroouanne*. Il fut offert à l'église en 1553 par Charles-Quint, après que l'inexorable monarque eût donné l'ordre de détruire la cathédrale de Théroouanne avec la ville tout entière. La vue du groupe évoque le souvenir de cette destruction, à laquelle peut seule être comparée celle de Carthage.

Les instructions de l'empereur étaient terribles: «On abandonnera la ville au pillage, et elle sera rasée jusque dans ses fondements. On ne détruira pas seulement les édifices profanes, mais encore les églises, les monastères et les hôpitaux. On ne laissera aucun vestige des murailles et l'on fera venir des ouvriers des villes voisines de la Flandre et de l'Artois pour enlever ce qui restera après le sac.»

Ces ordres furent exécutés à la lettre, si bien que Théroouanne disparut de la carte. Tout récemment, des fouilles dirigées par M. Enlart ont fait retrouver les fondations de la cathédrale, et quelques morceaux de sculpture d'un beau style.

Mais revenons à Saint-Omer, et continuons notre visite de Notre-Dame. Après avoir examiné l'intéressant carrelage à reliefs sur lequel nous marchons, remarquons dans la deuxième chapelle, une *Mise au tombeau*, sculptée et polychromée du XV^e siècle; devant la troisième, le monument de l'évêque Eustache de Croy († 1558), en marbre blanc; dans la quatrième, un ex-voto polychromé de 1455: *la Descente de croix*.

Le croisillon Sud contient le grand autel doré de Notre-Dame des Miracles, siège d'un pèlerinage très suivi, et rempli d'ex-votos; la statue est du XIII^e siècle, paraît-il, mais le retable dans lequel elle est placée est tout moderne.

Dans le déambulatoire, des groupes sculptés nous montrent leurs sujets délicatement fouillés, disposés dans des cadres de rinceaux élégants; tels, le monument du chanoine Philippe du Vivier († 1471) et celui d'Antoine de Tramecourt († 1478). D'une époque un peu plus

récente est le curieux petit monument funéraire du doyen de Lalaing († 1533), dont le sujet principal représente les trois jeunes hommes dans la fournaise; l'auteur en est connu: c'est le «tailleur d'images» G. Monnoier, qui reçut pour son travail 24 livres de gros d'Artois. Dans les plats des murs, des inscriptions modernes commémorent les phases de l'histoire du temple. En face de la chapelle absidiale, le petit monument de Jehan de Liboure († 1470), représentant la messe de Saint-Grégoire. Encastrée dans le mur du chœur, une curieuse pierre sculptée du XIII^e siècle. Et voici la très antique tombe de saint Erkembode († 737), d'une émouvante simplicité. C'est un grand sarcophage de grès, grossièrement taillé; il repose sur deux supports de pierre bleue formés par des lions qui paraissent ne pas appartenir au monument primitif et dater seulement du XII^e ou XIII^e siècle.

Dans le croisillon Nord, au-dessus du portail par où passa Louis XIV en 1677, une horloge astronomique de 1555; puis, d'attachantes sculptures représentant le Baptême et la Résurrection du Christ. Sous l'arcature d'une des travées de la nef, le tombeau de saint Omer, belle production de la sculpture du XIII^e siècle, avec l'image couchée du saint, et, au-dessous, des arcades trilobées dont plusieurs sont ajourées, tandis que d'autres contiennent des bas-reliefs rappelant ses miracles. La chapelle des fonts baptismaux renferme encore trois groupes sculptés dignes d'attention.

La chaire de vérité n'est pas sans valeur, et le buffet d'orgues, de 1717, a grande allure avec ses groupes d'anges. Comme tableaux, j'ai noté un beau polyptyque à quatre volets, du XV^e siècle; la *Descente de croix* de Rubens, assez mal arrangée; *Job sur le fumier* de Gaspard de Crayer; le *Christ devant Pilate* de Van Opstal; le *Denier de César* de Van Dyck, etc. Le trésor contient un joli reliquaire du XIII^e siècle, et une très belle croix reliquaire en argent, de la même époque, dite de Clairmarais, parce qu'elle provient de l'abbaye de ce nom; elle est ornée deémaux, de filigranes et de cabochons.

À notre sortie de l'église Notre-Dame, la rue Gambetta nous conduit à la bibliothèque, qui occupe les mêmes bâtiments que le lycée. Elle ne possède que 20.000 volumes, mais elle est riche d'un millier de manuscrits provenant notamment des abbayes de Saint-Bertin et de Clairmarais.

En face du lycée, un groupe de bâtiments anciens occupés par le génie militaire. La rue du Lycée relie la rue Gambetta à la rue Saint-Bertin, où nous voyons sur une petite place, presque en face de la Sous-préfecture, l'église Saint-Denis, à peu près entièrement reconstruite au XVIII^e siècle. La seule partie ancienne est la grande tour en style ogival primaire. À l'intérieur, un petit monument funéraire représentant un *Ecce homo* (1523), et le mausolée de François d'Audenfort († 1540).

Au bout de la rue Saint-Bertin, les ruines de l'abbaye bénédictine de ce nom, ou plutôt de l'église abbatiale, formant, au milieu d'un beau jardin, un ensemble des plus pittoresque dominé par la large tour haute de 58 mètres.

Saint-Bertin fut fondé au VII^e siècle près de la villa de Sidiu, nom primitif de Saint-Omer; son développement fut rapide. Vers la fin du VIII^e siècle, Charlemagne, à l'occasion d'un séjour dans le monastère, accorda le droit de

chasse aux moines afin de mettre ceux-ci à même de se procurer les peaux nécessaires à la reliure des livres de leur bibliothèque. Les Normands dévastèrent l'abbaye à trois reprises; mais l'incendie fut son ennemi principal du IX^e au XII^e siècles. Au milieu du XIII^e siècle, un abbé magnifique, Gilbert, surnommé *l'abbé d'or*, voulut construire une basilique immense sur le plan des monuments de Rome. Les proportions en étaient telles qu'elles effrayèrent les successeurs de Gilbert. Ceux-ci démolirent les parties déjà édifiées, et les pierres servirent à la construction de l'église actuelle, aujourd'hui en ruines; elle fut commencée en 1326, et la tour en 1431; l'église ne fut solennellement consacrée qu'en 1528.

Confisqués lors de la Révolution, les vastes bâtiments claustraux furent vendus à divers acquéreurs. L'église fut adjugée à Arras qui commença à la démolir pour en extraire les pierres, mais interrompit bientôt la démolition. Comme cette dernière était une clause de la vente, celle-ci se trouva résiliée. En 1811, la ville de Saint-Omer racheta les ruines et le terrain environnant qu'elle convertit en jardin. Telle est l'origine du poétique décor que nous admirons aujourd'hui.

Nous terminons notre promenade en poussant jusqu'à la petite place, devant la caserne de la cavalerie, où se dresse la statue de Jacqueline Robin, une héroïne locale du XVII^e siècle.

Saint-Omer, capitale du pays des Morins, nous ramène en pays flamand, et nous nous en apercevons à certains détails caractéristiques de la vie usuelle. C'est ainsi que, dans les cafés, nous voyons traîner sur les tables le *vuurpot*, le grand vase de cuivre jaune, soigneusement poli, où le fumeur allumera sa pipe à la cendre chaude. C'est la longue pipe en terre qui règne en maîtresse ici dans le monde des fumeurs, et des usines sont entièrement consacrées à sa fabrication.

Le soir venu, nous assistons dans un café de la Place, à la partie de dominos de quatre notables audomarois, ne s'arrêtant d'aspirer la fumée bleue que pour lamper une gorgée de bière. Et nous nous croyons transporté dans quelque ancien estaminet de Bruges ou de Gand.

XI.

Hazebrouck et Bailleul

Une vingtaine de kilomètres séparent Saint-Omer de Hazebrouck. Après avoir laissé à gauche la forêt de Clairmarais, la ligne du chemin de fer dessert Renescure, Eblinghem, puis Hazebrouck, qui mérite qu'on s'y arrête entre deux trains pour voir l'église Saint-Éloi.

De la gare, nous nous y rendons en passant devant le Palais de Justice, tout flambant neuf, et en traversant les colonnades de l'Hôtel de ville (1807-1820), puis la Grand-Place, où subsistent quelques maisons anciennes.

L'église Saint-Éloi possède une belle tour en briques rouges surmontée d'une flèche ajourée en pierre blanche, haute de 80 mètres, dont la construction date de 1532. Sa silhouette est très élégante et elle constitue un spécimen caractéristique des flèches de la Flandre maritime. Le vaisseau, de l'église paraît petit, surtout au regard de la tour; l'intérieur, d'ailleurs, est insignifiant. Dans la sacristie, des ornements sacerdotaux ornés de belles broderies du

XVII^e siècle.

En revenant, nous voyons à gauche une jolie façade Renaissance flamande, récemment restaurée. C'est l'ancien collège des Augustins devenu hospice. La combinaison de la brique et de la pierre y a produit des effets d'une sobriété pleine de goût; à remarquer le gracieux travail des ancrs en fer forgé.

Nous remontons en wagon et, après un court trajet par un pays de cultures et de pâturages, renommé pour son beurre, nous atteignons Bailleul, par Strazele. Le chemin de fer contourne la petite colline sur laquelle s'étale la ville dominée par le Beffroi et la tour de Saint-Vaast.

Cette situation donne à Bailleul un aspect très pittoresque. De la Grand-Place, juchée au sommet de la colline, dégringolent, vers les quatre points cardinaux, d'amusantes venelles aux maisons irrégulières; les morceaux attrayants et colorés y abondent, dignes de tenter le pinceau d'un peintre sachant exprimer la poésie de ces jolis coins anciens.

Accolé à l'hôtel de ville récemment restauré de fond en comble, le Beffroi est une tour carrée du XV^e siècle, dont la partie inférieure paraît plus ancienne et pourrait appartenir à la construction primitive du XIII^e siècle. Il a trois étages. Le couronnement, formé d'une jolie série d'arcades ogivales en pierre blanche, est surmonté d'une flèche du XVII^e siècle, aux élégants renflements.

L'église Saint-Vaast a été reconstruite en 1609, et sa tour est plutôt bizarre. On a découvert, il y a quelques années, un intéressant portail roman, reste de l'église primitive du XII^e siècle, dissimulé sous les maçonneries; il semble d'origine tournaise, à en juger par la pierre employée, comme par les chapiteaux des trois colonnettes qui le soutiennent de chaque côté. Saint-Vaast possède une jolie statuette en argent de la Vierge aux rayons, qui doit être l'œuvre de quelque orfèvre flamand du XVII^e siècle.

L'église Saint-Amand, dépendance de l'ancien collège des Jésuites, date de 1650; elle n'offre guère d'intérêt.

Bailleul possède un petit musée dont le fond est constitué par un legs d'un collectionneur local: en 1859, B.-A. Depuydt laissa à la ville sa maison avec ce qu'elle contenait; grâce à d'autres dons et à des envois de l'État, la collection s'est enrichie et forme un ensemble d'une certaine valeur. Il y a là de jolis meubles, des porcelaines rares, des bibelots, quelques tableaux, etc. Dans le fond, une charmante salle aux boiseries de chêne sculpté.

La petite ville est restée flamande de langue et de mœurs; si les enseignes sont rédigées en français, tout le monde parle flamand et vit à la mode de Flandre. C'est du moins ce que nous assure la bonne grosse femme qui tient le cabaret où nous nous arrêtons en attendant l'heure du train. L'industrie dentellière à domicile est très répandue à Bailleul et occupe la plus grande partie de la population féminine, tandis que les hommes travaillent dans les fabriques.

Mais il est temps de reprendre le chemin de fer pour faire notre dernière étape. Par Armentières, nous gagnons Lille en traversant une région industrielle, remplie d'usines dont les hautes cheminées barrent l'horizon.

XII. Lille

Cité d'antique origine, Lille a une importance historique considérable, mais elle est bien pauvre, du moins en tant que ville, au point de vue archéologique. Pour passer aux mains de ses divers maîtres, elle a subi de nombreux sièges, avec leurs terribles corollaires : bombardements, incendies et pillages, — qui ont dû la blesser grièvement. Sa prospérité actuelle n'a pas été non plus sans diminuer son patrimoine artistique. Il n'est pire ennemi de l'art et du pittoresque que l'essor industriel et commercial des villes. Nous l'avons déjà constaté au cours de ce voyage, et, ici comme ailleurs, cet essor se traduit en de larges artères, en des boulevards bordés de constructions aux étages multiples et disgracieux.

Le voyageur pressé ne voit à Lille que ces percées haussmanniennes qui produisent une impression de grandeur indéniable, mais dont les lignes droites, se prolongeant à perte de vue en une perspective fuyante, fatiguent bientôt le regard.

En cherchant bien, on peut, il est vrai, découvrir encore quelques coins anciens, mais l'intérêt en est mince quand on vient d'une ville telle qu'Abbeville, cet écrin de joyaux d'art.

Voyez, sur la Grand-Place, la Bourse dont on a exagéré l'importance. Il serait difficile, comme on a voulu le faire, d'y voir une des plus belles productions de la Renaissance flamande.

C'est un vaste parallélogramme dont les faces extérieures sont occupées par vingt-quatre maisons de marchands. Leurs rez-de-chaussée aux larges fenêtres surmontées de tympan sculptés, leurs deux petits étages bas, ornés de pilastres et de cariatides, forment une lourde masse de proportions trapues. Ce défaut est encore accentué par les grandes toitures percées de lucarnes, au milieu desquelles se profile un ridicule petit campanile.

Au centre de chaque côté du bâtiment, une entrée monumentale, dont le cartouche, vide aujourd'hui, portait les armes du Grand Roi, donne accès à la cour. La Bourse proprement dite est cette grande cour entourée de quatre galeries, dont les voûtes de briques s'appuient sur vingt-quatre colonnes de pierre, et sont surmontées d'un étage aux fenêtres ornées. Au milieu se trouve une statue de Napoléon 1^{er}, tandis que sur la Grand-Place même se dresse une colonne commémorative du siège de 1792, portant au sommet la Ville victorieuse.

L'auteur de la Bourse est Julien Destré, maître des œuvres de la ville de 1642 à 1677 ; il la construisit de 1651 à 1653. Si l'œuvre prouve la remarquable unité du plan, elle n'a pas les dimensions que réclamait la profusion des ornements. De plus, on peut se demander ce que les restaurateurs ont laissé ici de la construction primitive. C'est l'éternelle histoire du couteau de Jeannot.

Quoi qu'il en soit, la Bourse a dû exercer une grande influence sur les architectes lillois et servir de modèle pour beaucoup de maisons particulières. Nous en retrouvons des preuves à la Grand-Place même, mais surtout à la place Rihour, dans la rue Esquermoise et dans la rue des Arts, où nous rencontrons des alignements de façades d'une conception uniforme, avec des groupes de petits enfants joufflus comme motif principal de l'ornemen-

tation. Les plus caractéristiques sont les maisons du coin de la rue des Arts et du vieux marché aux Poulets, celle formant le coin de la place Saint-Martin et du quai de la Basse-Deule, vraiment charmante, enfin celle qui porte le n° 1 de la rue Royale.

Les anciennes fortifications n'ont pas toutes disparu : derrière l'hôpital Saint-Sauveur, se voient encore les restes, impressionnants dans leur délabrement, de la Noble Tour (XV^e siècle). Leur démolition fut récemment proposée au conseil municipal, mais celui-ci en décida le maintien, et il convient de l'en féliciter, moins, d'ailleurs, pour le mérite intrinsèque du monument que pour sa valeur de souvenir. Les portes de l'enceinte qui ont été maintenues ne sont pas antérieures au XVII^e siècle, et l'aspect uniforme de celles de Roubaix (1621 ; restaurée en 1875) et de Gand n'engage pas à pousser plus loin la promenade le long des remparts. Notons cependant les imbrications émaillées de leur façade vers la ville, et le joli coup d'œil que l'on a, de l'extérieur de la porte de Gand, sur les anciens fossés convertis en cultures maraîchères : choux et poireaux y poussent à merveille à l'ombre des retranchements couronnés de gazon.

La porte de Paris est plutôt, à proprement parler, un arc de triomphe. C'est pour célébrer la conquête de Lille par Louis XIV et son entrée par ce point de la cité, le 26 août 1667, qu'elle fut, en effet, érigée. Elle se compose d'une immense arcade centrale surmontée d'une corniche très saillante qui porte un groupe de grande allure : la Victoire couronnant le buste du souverain sculpté dans un médaillon, tandis qu'aux angles, deux Renommées sonnent sa gloire. Des deux côtés de l'arcade, dans un encadrement formé de deux colonnes dont l'entablement supporte des trophées, les statues de Mars et d'Hercule. Toute l'architecture est de style dorique et elle est réellement majestueuse par ses proportions... en photographie, car, à la revoir en nature depuis qu'elle a été refaite en 1895, on n'éprouve plus guère d'émotion, comme devant tout fac-similé.

Près de la porte de Paris, dans la rue du même nom, la maison marquée du numéro 246 et habitée par un négociant en épicerie et vins, nous montre des boulets provenant des divers sièges de Lille. Encastrés dans la façade, ils sont soigneusement étiquetés et nettement classés dans chacun des panneaux de la bande qui sépare le rez-de-chaussée du premier étage. Il y a vraiment quelque puérité à avoir ainsi disposé ces boulets et à nous en faire compter exactement 6 de 1372, 4 de 1645, 8 de 1708, 3 de 1744 et 8 de 1792, plus quelques boulets indéterminés disséminés derrière le balcon...

Sur l'emplacement du palais de Rihour, construit de 1457 à 1462 par Philippe le Bon, a été élevé en 1846 l'Hôtel de ville. De la demeure du puissant duc subsistent une tourelle, la salle des gardes dont les nervures de la voûte retombent sur une rangée de colonnes, et l'oratoire. Ce petit coin a été restauré en 1881, et ne produit plus que l'effet d'une maquette bien propre destinée à servir d'échantillon dans quelque musée de moulages.

Nous ne citerons aussi que pour mémoire l'ancienne abbaye dans laquelle est installée, rue du Lombard, un curieux musée commercial, où se collectionnent les principaux produits de vente courante des pays étrangers et

des colonies. Il reste trop peu de chose pour juger de l'importance que l'abbaye pouvait avoir.

D'une façon générale, l'architecture religieuse ne nous réserve pas de sujets d'étude.

L'église Saint-Maurice a éprouvé de nombreuses vicissitudes; sa dernière restauration, en 1872, a achevé de l'abîmer en lui donnant l'aspect d'un monument en fonte. La disposition de l'intérieur est originale: ces cinq nefs d'égale hauteur, reposant sur des colonnes légères et élancées, et éclairées latéralement par de larges fenêtres, constituent un spécimen élégant, de forme rare, de l'art gothique du XV^e siècle. À gauche de l'entrée, un monument plus que modeste est consacré à Mgr Dehaisnes, le prélat érudit à qui l'on doit de beaux travaux sur l'histoire de l'art dans le Nord (1825-1897); c'est un simple et peu frappant médaillon en plâtre argenté, signé E. Boutry. J'aime à croire, pour l'honneur des archéologues lillois, que ce n'est là qu'une esquisse provisoire. Plus loin, deux petites fresques, représentant des épisodes de l'histoire d'Anne et Joachim, nous intéressent par leur date: 1603.

Nous pouvons faire abstraction de ces pseudo-temples grecs qui s'intitulent la Madeleine (à l'intérieur, une *Adoration des bergers* de Rubens) et Saint-André. Ce sont des bâtiments qui pourraient indifféremment servir d'église, de théâtre ou de palais de justice. Nous nous bornons à mentionner encore l'église Sainte-Catherine; bâtie au XV^e siècle comme Saint-Maurice, elle se compose de trois nefs égales en hauteur; elle aussi est défigurée par de trop nombreux remaniements. À sa tour, qui date du XVI^e siècle, se rattache un curieux souvenir révolutionnaire: en 1793 y était installé un poste de télégraphie aérienne, point de départ de la ligne reliant Lille à Paris. Dans l'église, un petit monument commémoratif d'une famille bourgeoise, les Machon (1473-1501), récemment polychromé, et le *Martyre de sainte Catherine* de Rubens, offert en 1622. Pour autant qu'on puisse en juger, car la toile est très mal placée, la tonalité est jolie et harmonieuse; la robe de la sainte notamment est un satin violet très doux à l'œil.

C'est à Sainte-Catherine que se conservait jadis l'image de Notre-Dame de la Treille, statuette miraculeuse en pierre qu'on fait remonter au XIII^e siècle. En son honneur, on a commencé à construire, en 1855, une immense basilique, dont on est bien loin encore d'avoir posé la dernière pierre, mais qui n'en sert pas moins déjà au culte. Et voici de nouveau un grand Saint-Pierre de bronze, offrant son orteil aux baisers des fidèles désireux de gagner des indulgences.

Si l'exploration de la ville nous convainc qu'elle est irrémédiablement modernisée, nous trouverons à nous en consoler en admirant les trésors conservés au Palais des beaux-arts, où sont réunis des collections archéologiques et un musée de peinture, tous deux de premier ordre.

Le musée d'antiquités occupe, au rez-de-chaussée, une série de petites salles disposées avec infiniment de goût. On a visiblement voulu éviter ici cet entassement, cet encombrement qui rend la visite de certains musées si fatigante. Dans ces salonnets, les objets s'offrent agréablement à l'œil en des groupements heureux, mais suffisamment espacés pour qu'il soit possible d'isoler sans peine l'œuvre que l'on désire étudier plus à l'aise.

Au cours de notre promenade, nous remarquons successivement des fonts baptismaux romans, avec un extraordinaire lion; un intéressant monument funéraire de 1394; de belles tapisseries; un magnifique encensoir en bronze du XII^e siècle; de nombreuses pièces d'orfèvrerie religieuse: statuettes, reliquaires, encensoirs, croix, pyxides; un splendide *antependium* ou devant d'autel, brodé et peint, représentant l'Annonciation, et provenant de l'église de Noyelle-lez-Seclin (milieu du XV^e siècle); un retable polychrome à grandes figures: Saint-Georges (école allemande, XV^e siècle); des épis de gable en plomb du XVI^e siècle; puis de beaux meubles: lits, armoires, bureaux, coffrets, etc., de styles divers. Une jolie armoire à incrustations est remplie de reliures aux armes, dont les maroquins chantent en une symphonie de couleurs où sonnent les trompettes des ors rutilants.

Et ce sont encore des instruments de musique, notamment des musettes aux sacs recouverts de délicieuses soies défraîchies, qui font songer aux marquises de Watteau; puis des ferronneries, des taques de foyer, des sculptures, et jusqu'à des plaques indicatrices de rues: à côté d'anciens carreaux de faïence où s'inscrivent des noms de voies disparues, on a même placé un échantillon de nos plaques modernes, en tôle émaillée, sujet d'études réservé aux archéologues des siècles futurs.

Enfin des grès, des faïences, des porcelaines, soigneusement classées depuis Delft jusque Sèvres, avec quelques pièces vénérables, parmi lesquelles une statuette en terre cuite du XIV^e siècle, de très haut intérêt: un chevalier chevauchant une sorte de monstre, qui est à rapprocher d'un curieux fragment de la même époque, un buste de chevalier, aussi en terre cuite, au musée de Gand.

Nous ne pouvons que regretter l'absence d'un bon guide pratique facilitant la visite de ce beau musée, qui a largement profité, comme tous les musées du Nord, de legs de collectionneurs locaux. Parmi les principales donations, il faut citer celles de Jules de Vicq, d'Ozenfant et de Gentil.

Un médailler important, comprenant environ dix mille monnaies, s'est accru récemment de la collection Vernier, très riche au point de vue de la numismatique de la Flandre.

Une galerie ethnographique (musée Maillet) et une galerie des arts décoratifs du XVIII^e et du XIX^e siècles font suite au musée archéologique proprement dit, ainsi qu'une galerie de sculpture où se voient le *Dénicheur d'ours* de Frémiet, le *Satyre lutinant une nymphe*, un peu dur, de Pradier, un *Henri IV enfant* délicieux de Bosio, la *Bouquetière* de Fr. Leroux, le *Chat au repos*, si bien saisi par G. Gardet, etc. Sur le palier de l'escalier Ouest, un bronze de ce charmant *Bonaparte* de Corbet, dont le Musée de Gand a la chance de posséder l'original, longtemps attribué à Rude.

Tout l'étage du Palais des beaux-arts est réservé à la peinture. On sait les défauts, les dangers même de ce local, où les tableaux, introduits trop tôt, eurent terriblement à souffrir de l'humidité, — et dont l'éclairage laisse à désirer.

Nos regrets en sont d'autant plus vifs que la collection est peut-être la plus importante de France, après le Louvre naturellement.

Quoique nous l'ayons vue souvent, et que nous l'ayons encore revue pendant ce voyage, nous ne pouvons songer à en donner une description complète. Elle comprend au-delà de douze cents tableaux, sans compter cette admirable série de dessins italiens, réunie par le peintre Wicar et léguée par lui à sa ville natale, avec l'exquis buste de jeune fille en cire, sur lequel on a tant écrit et discuté, et dont la beauté explique qu'on l'ait attribué tour à tour à l'antiquité classique et à l'époque de Raphaël, cette dernière attribution étant d'ailleurs la plus probable.

Nous nous bornons à quelques notes concises, sans avoir la prétention de signaler toutes les œuvres intéressantes.

Ecole flamande. *Le Pressoir mystique*, triptyque, de Bellegambe à rapprocher de celui de Douai. Un Gérard David (n° 225) plus ou moins certain, *La Vierge et les anges*, si reposant pour l'œil avec ses délicates harmonies de rouge, vert et or. *La fontaine symbolique*, attribuée aujourd'hui à Thiéri Bouts, est certainement influencée de Van Eyck. La réplique du portrait bien connu de Philippe le Bon, généralement attribué à Pierre Christus, est très attirante. Bonne copie ancienne du *Christ bénissant* de Metsys du musée d'Anvers.

Les Rubens sont nombreux et de valeur diverse: la *Descente de Croix* est assez semblable, comme composition, au chef-d'œuvre de la cathédrale d'Anvers, mais le maître y a eu moins de part. *La Mort de la Madeleine* est bien théâtrale; j'aime mieux l'*Apparition de la Vierge à saint François*, et ces deux grandes figures, *Saint-Bonaventure* et *Saint-François*, qui nous laissent une réelle impression quoiqu'on en fasse des œuvres d'atelier, où le travail des élèves prédomine. Le musée possède aussi deux véritables produits d'atelier: des figures allégoriques provenant de Parc de triomphe de l'entrée du cardinal-infant Ferdinand à Anvers en 1635.

Van Dyck est représenté par une maîtresse page, le *Christ en croix*, d'une émotion et d'une poésie exquises. Comme portraitiste, il nous montre sa *Marie de Médicis*, puis une tête de femme âgée.

Les Jordaens sont secondaires, mais il faut tirer hors de pair les *Martyrs enterrés vivants* de Gaspard de Crayer, chef-d'œuvre d'un maître qui n'a pas encore la gloire qu'il mérite; il a été exécuté en 1642 pour l'autel collectif de plusieurs corporations à l'église Sainte-Catherine à Bruxelles. Un beau portrait de Pierre Franchois, aux blancs veloutés, représente un prieur de Tongerlo. Notons encore les deux paysages de Jean Siberechts, ce peintre d'avant-garde, qui allie à d'incontestables défauts de dessin, des qualités de couleur extraordinaires; le *Gué* est particulièrement caractéristique.

Ecole hollandaise. Deux toiles fines et féminines de Lambert Sustris, ce Hollandais devenu Vénitien: la *Madeleine aux pieds du Christ* et *Judith et Holopherne*. Superbe *Portrait* de jeune garçon de Corneille Verspronck, signé et daté de 1634. Le célèbre portrait de la sorcière Hille Bobe de Frans Hals, et un beau Van der Helst. Voici un maître merveilleux: Pieter de Codde, très bien représenté par la *Première pipe*, ce petit panneau d'une réalité intense, d'une étonnante perfection, et cette *Conversation*, où il montre toutes ses admirables qualités de coloriste. D'Emmanuel De Witte, un intérieur de la

grande église de Delft avec le tombeau du Taciturne, sujet habituel du peintre; le manteau d'un cavalier forme une belle tache rouge. Deux impressionnants Ruysdael (n° 686 et 672), surtout ce *Torrent*, d'une sauvage majesté. Une jolie *Entrée de château* de Frédéric Moucheron (n° 543). Dans une autre gamme, Govert Camphuizen, avec une *Halte de chasse*, d'une coloration pâle qui fait songer aux fonds de paysage de Sustris. Belle nature morte de Van Beyeren, le maître poissonnier.

Les diverses écoles étrangères offrent quelques toiles intéressantes. Pour l'Allemagne, voici ce groupe de famille où Holbein à immortalisé sa femme et ses enfants, pièce fameuse, de toute première importance, et le *Charles-Quint* de Amberger, disciple de Holbein. De l'école anglaise, le beau portrait du *Comte de Kellie* par David Wilkie.

Passons au Midi, et relevons d'abord, parmi les Italiens, un petit portrait vénitien du XVI^e siècle (n° 1126): c'est une jeune femme drapée dans une robe verte, et auréolée d'une chevelure d'un blond ardent; l'œuvre n'est pas transcendante au point de vue pictural, mais le regard de la femme est bizarrement troublant et semble rêver d'extraordinaires voluptés. De Paul Véronèse, le *Martyre de saint Georges*; de B. Strozzi, le *Moïse sauvé des eaux*, et de J.-D. Tiepolo, une jolie esquisse représentant un vœu aux pieds de saint Augustin. Parmi les Espagnols, le *Saint-Jérôme* de Ribera, puis le *Garrot* de Goya, dont la valeur a peut-être été exagérée, comme celle de ses *Jeunes* et surtout de ses beaucoup trop célèbres *Vieilles*, visions de cauchemar dont l'exagération même diminue la cruelle horreur.

Plusieurs époques de la peinture française sont très bien représentées au musée de Lille. Parmi les anciens, voici, de Fr. Clouet, un petit portrait de femme, aux yeux singulièrement vivants et au costume adorablement détaillé. L'énigmatique *Portrait d'un architecte* (n° 917) est très beau. J'ai été conquis, c'est le mot, par le *Repas de Partisan* et surtout la *Scène d'intérieur*, des frères Le Nain, ces étonnants précurseurs des modernes, qui firent du réalisme au XVII^e siècle. Leur vie est peu connue, car ils vécurent très retirés, dans une laborieuse pauvreté, à l'écart de cette cour de Louis XIV, dont Largillière allait si bien rendre le décorum (il y a ici de lui un imposant *Portrait*); elle n'aurait pu comprendre d'ailleurs leur art fait de probité et de simplicité. Le dessin des Le Nain est d'une précision extraordinaire, et leur coloris sans éclat est très juste.

Plus près de nous, un autre artiste acquiert une célébrité qui lui a fait défaut jusqu'ici: c'est Boilly, dont le *Triomphe de Marat* est si précieux au point de vue historique qu'il semble avoir la valeur documentaire d'une photographie. Cependant le tableau aurait été en quelque sorte improvisé, pendant la Terreur, par l'artiste suspect de tiédeur et désireux de prouver ses sentiments républicains.

Avec le *Bélaire* de David nous arrivons aux modernes.

Un *Effet de matin* argenté de Corot et un majestueux coin de la *Forêt de Fontainebleau* de Troyon. D'Eugène Delacroix, la tragique *Médée furieuse* (1838), pièce capitale de son œuvre et de l'art romantique en général; de Lami et Dupré, la *Bataille d'Hondschoote*, qui annonce le panorama. Un document important du réalisme, l'*Après-midi à Ornans* de Gustave Courbet (1849), est malheureusement bien malade. Quel contraste avec la jolie *Nymphé enlevée*

par un faune d'Alexandre Cabanel, fraîche de ton et harmonieuse de ligne. Dans la *Plantation d'un calvaire* de Jules Breton, on peut aisément reconnaître la main de son maître, Félix De Vigne. De Carolus Duran, natif de Lille, son célèbre début, du salon de 1866 : l'*Assassiné*; malgré ce succès retentissant, le maître quitta, d'ailleurs, on ne sait pourquoi, cette voie et se voua exclusivement au portrait, où il excella; voyez donc cette belle *Dame au petit chien*. Dans le gentil *Loup d'Aggubio*, Luc-Olivier Merson a transposé toute la grâce charmante du récit des *Fioretti* de saint François d'Assise, comme Jean Béraud, dans son exquise tête de femme, *Méditation*, a su mettre toute l'inquiétude d'une âme contemporaine.

Du Palais des Beaux-arts lui-même (1888-1893), il y a peu de chose à dire, comme de la Préfecture qui lui fait face: ce sont deux spécimens d'architecture française contemporaine qui visent au grandiose mais sont d'aspect plutôt lourd. Par leurs dimensions même, ils donnent grand air à la place de la République, sur l'un des côtés de laquelle se voit le monument du général Faidherbe par Mercié. La statue équestre du héros lillois de la guerre franco-allemande semble pécher un peu par la disproportion entre le cavalier et la monture; mais, au bas du monument, il y a des figures de femmes dont l'une, personnifiant l'Histoire, est très belle.

Nous ne pouvons passer sous silence les bibliothèques et les archives de Lille. La bibliothèque communale, formée avec les livres des maisons religieuses supprimées par

la Révolution, doit à ce premier fonds ses principales richesses; elle a, depuis, été accrue par de nombreuses donations, telles que celle du marquis de Godefroy-Ménilglaise, comprenant 9.000 volumes d'histoire. Elle possède aujourd'hui environ 100.000 volumes imprimés, dont 200 incunables, et plus de 1.200 manuscrits provenant du chapitre de Saint-Pierre, des abbayes de Cysoing, de Loos, de Phalempin, etc. Environ 72.000 volumes composent la bibliothèque de l'université.

L'université de Lille a été fondée en 1800 et est devenue très importante, surtout depuis qu'elle a été renforcée, en 1887, par les facultés de Douai. Elle compte de onze à douze cents élèves et ses installations sont très remarquables, de même que celles des facultés catholiques, fréquentées par plus de cinq cents étudiants.

Les archives départementales, créées, comme la Bibliothèque communale, à l'époque de la Révolution, comprennent des fonds extrêmement précieux pour l'histoire de Flandre, notamment ceux de la Chambre des comptes de Lille, ceux de l'archevêché de Cambrai et de l'évêché de Tournai, et ceux des anciennes et importantes abbayes du Nord. Les archives municipales ne sont pas moins riches, mais ce n'est pas le lieu de nous étendre ici sur ce sujet. Nous tenons seulement à constater, en terminant, que si elle est plutôt pauvre au point de vue monumental, Lille offre en revanche au chercheur de véritables trésors historiques, en grande partie encore explorés.

TABLE

I. De Gand à Valenciennes, par Condé	03	VII. Abbeville	13
II. Valenciennes	04	VIII. Saint-Riquier	15
III. Douai	06	IX. Le littoral, de Saint-Valéry à Boulogne	16
IV. Arras	08	X. Saint-Omer	18
V. Amiens	10	XI. Hazebrouck et Bailleul	20
VI. La vallée de la Somme, d'Amiens à Abbeville	13	XII. Lille	21